

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALÉOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N° 1052 — 9 Juin 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



S. M. ALEXANDRE II

EMPEREUR DE RUSSIE

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Le marin Guéit ; — S. M. Alexandre II, empereur de Russie ; — La guerre : En Europe, en Asie. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Silon de 1877, par Olivier Merson. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Le docteur Nicolay. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : S. M. Alexandre II, empereur de Russie. — Le mécanicien Guéit. — Arrivée d'une division russe à Pitesti. — Au camp de Ploësi. — Destruction d'un monitor turc. — Au camp de Baniasa. — Théâtre de la guerre en Asie-Mineure. — Revue comique, par Cham. — Le docteur Nicolay. — Échecs et Rebus.

COURRIER DE PARIS

En vérité, Parisiens, vous seriez de grands ingrats si vous ne saviez pas gré de tous les efforts qui sont faits pour varier vos plaisirs.

En ce moment même, on s'occupe de vous créer un nouveau genre de distraction : le restaurant musical.

C'est aux concerts Besselièvre que cette institution fonctionnerait, si les projets du directeur reçoivent l'approbation obligatoire de l'édilité. Les séances musicales du soir ne seraient, bien entendu, pas abolies pour cela ; mais un établissement gastronomique serait annexé à la rotonde connue, et l'on pourrait déguster la truite sauce verte en écoutant du Rossini, du Métra, du Strauss, etc...

Je demande, par exemple, que le Wagner soit interdit dans l'intérêt de la digestion publique.

Les restaurants à musique ne sont point une innovation complètement inédite. Ils fonctionnent avec grand succès à Vienne. Mais Vienne, comme on le sait, pousse la mélomanie à l'extrême. A Vienne, on ne peut ni se lever, ni faire sa barbe, ni rédiger sa correspondance, ni déjeuner, ni dîner, ni fumer, ni prendre un bain sans accompagnement de valse.

Chez nous, l'amour des ritournelles n'est pas aussi excessif, et je ne sais pas au juste comment l'on prendra la gastronomie lyrique. Le Français à table est essentiellement causeur. Les étrangers prononcent : bavard. Les conversations, à partir du potage, suivent un *crescendo* ininterrompu, qui finit par aboutir à un *tutti* formidable, lequel arrivera à couvrir la voix du plus formidable orchestre.

Théophile Gautier (chacun sait ça) détestait la musique.

Un soir, dans un salon, il causait assez bruyamment, tandis qu'un virtuose s'évertuait sur un piano martyrisé. Le maître de la maison crut devoir intervenir en adressant à Théophile Gautier un *chut!* amical.

Mais lui, avec son sourire placidement ironique : — Je ne supprime pas le piano, je ne fais que l'atténuer.

Au restaurant-concert, les musiciens, je le crains bien, ne seront pas seulement atténués, mais supprimés. C'est une expérience à tenter, d'ailleurs. Toujours avec *permission de l'autorité*, comme disent les affiches de Bilboquet. Car cette permission est indispensable à M. Besselièvre, qui ne peut dénaturer la destination de son privilège.

Et dame, sur ce point, on s'est jusqu'ici montré peu accommodant avec lui. Il avait demandé notamment, l'année dernière, l'autorisation de monter un *skating*. Il lui fut répondu par la préfecture de la Seine que le concert des Champs-Élysées était un établissement *sui generis* dont la conservation importait au public, et que les patins auraient à se pourvoir autre part.

Fera-t-on la même objection aux casseroles ?

Mais voici bien une autre innovation, par ma foi !

On sait avec quel succès notre confrère Henri Lapommeraye entreprit, il y a deux ans, de parler chaque semaine un feuilleton dramatique à la salle des conférences du boulevard des Capucines. Les imitateurs devaient venir.

Ils sont venus.

Un critique musical, doublé d'un homme d'esprit, M. Ernest Dubreuil, s'est demandé pourquoi on ne ferait pas pour la musique ce que l'on faisait pour l'art dramatique. Et il a, en effet, commencé à conférer sur les nouveautés musicales. Mais ce n'était qu'un prélude. Dans une lettre adressée au *Gaulois*, M. Dubreuil annonçait l'autre jour que, l'an prochain, il annexera à son feuilleton oral un quatuor d'artistes qui chanteront les principaux morceaux des œuvres dont il entretiendra ses auditeurs.

Ce sera piquant, vous l'avouerez, surtout si les interprètes entrent bien dans l'esprit de leur mission.

Si M. Dubreuil, par exemple, reproche à M^{lle} X... d'avoir chanté du nez, il faudra que l'artiste choisie par lui pour illustrer sa conférence entame le même morceau en nasillant.

Si M. Dubreuil dit :

— Dans sa cavatine, le ténor Z... a malheureusement donné trois fausses notes,

Il faudra que le sous-ténor des conférences musicales s'empresse de reproduire les coups critiques.

Il n'en est pas moins vrai que l'idée d'œuvre des horizons pleins de promesses. Pourquoi M. Lapommeraye ne ferait-il pas jouer, lui aussi, des scènes de comédie et de vaudeville, au lieu de se borner à la lecture des fragments qu'il a l'habitude de citer ?

Il est, en outre, un côté de la question que M. Ernest Dubreuil a oublié et que je me permets de rappeler à son attention.

Comme critique musical, il devra naturellement rendre compte des ballets nouveaux. Donc, de toute nécessité, il lui faut deux ou trois danseuses pour l'hiver prochain. Je vois d'ici les auditeurs rangeant leurs chaises pour faire place aux pirouettes.

A la bonne heure, les conférences ainsi égayées ont chance de s'acclimater en France.

Il ne serait même pas impossible qu'on en arrivât, de fil en aiguille, à créer une scène spéciale qui s'appellerait le Théâtre de la Critique et sur laquelle, tous les soirs, on ferait l'analyse, avec intermèdes à l'appui, d'une des œuvres représentées devant les autres rampes.

On est sur la voie, et le succès me paraît probable.

Je dis probable, parce qu'en matière théâtrale la certitude est chose bien difficile.

Qui pourrait dire à quoi tiennent les brusques revirements de la vogue et de quoi dépend la chance de ces entreprises si bizarrement cahotées ?

On a, par exemple, célébré, cette semaine, dans un banquet champêtre, la centième de *Bébé*, la bouffonnerie aujourd'hui célèbre du Gymnase. Qui aurait pu prédire que ce théâtre, si terriblement enguignonné, serait soudainement tiré de peine par trois petits actes d'une incontestable bonne humeur, mais qui, joués au Palais-Royal, auraient semblé les plus anodins du monde ?

M. Montigny, après avoir été l'enfant chéri de la victoire, était devenu le privilégié de la déroute.

Un directeur moins persévérant, pour ne pas dire moins entêté, aurait abandonné la partie et jeté les cartes au nez de la fortune capricieuse. M. Montigny a continué à aller droit devant lui, un peu à l'aventure ; il a joué *Bébé* sans conviction, on y est venu avec méfiance.

Après le premier acte, on ne rencontrait dans les couloirs que des gens qui disaient :

— Si c'est avec ça qu'ils espèrent faire de l'argent !

Ou bien :

— J'ai bien envie de m'en aller, moi.

Tout à coup, au milieu du second acte, explosion de fous rires : triomphe, tout est sauvé ! Ce sont des coups du sort qui se reproduiront à toutes les époques.

Jadis, un théâtre du boulevard, battu aussi par la tempête, avait, comme va-tout, préparé je ne sais

plus quel grand drame à spectacle. La direction avait risqué ses dernières ressources sur cette carte. Patatras ! La censure accroche le drame. Que devenir ?

On se met à fouiller dans les vieux cartons. On y trouve un manuscrit moisi, mais qui ne comportait pas de dépenses et qui pouvait se monter en huit jours.

On prend le manuscrit en pensant :

— Avec ce bouche-trou, on ira toujours bien une semaine ou deux... le temps de triompher des rigueurs de la censure.

Le manuscrit moisi s'intitulait *la Grâce de Dieu*. Il eut trois cent soixante-dix représentations consécutives, ce qui ne s'était jamais vu. On organisait des caravanes de tous les départements voisins pour venir à la *Grâce de Dieu*.

Et par contre, quand au bout d'un an on joua à son tour le fameux drame à grand spectacle sur lequel on comptait tant, il vécut trois soirs, pas un de plus.

Et au théâtre, je le répète, c'est toujours ainsi.

Harel, qui s'y connaissait, confessait cette impuissance absolue des prévisions théâtrales.

Un jour, quelqu'un le questionnait à propos d'une pièce qu'il faisait répéter :

— Comptez-vous sur un succès ?

— C'est comme si, répondit-il, vous me demandiez au moment où un enfant vient au monde s'il sera reçu le premier à l'École polytechnique.

Les papas peuvent avoir de ces illusions-là, eux ; mais les directeurs ne sont que les parrains, et comme ce sont eux qui payent les dragées du baptême, ils ont droit à la défiance.

Un conflit bizarre.

Certains restaurants du Palais-Royal ont la spécialité des noces.

Vous avez vu certainement en passant dans ces rues sombres comme un corridor qui font une ceinture au célèbre jardin, vous avez vu, stationnant là, la file des grands landaus de louage qui promènent de la mairie à l'église, et de l'église au restaurant, les époux plus ou moins assortis qui viennent de nouer pour la vie les liens du mariage.

C'est là. Le matin, on déjeune avec accompagnement de couplets. Mais dans la journée, c'est sans inconvénient. Le soir, on pourrait même tolérer encore les refrains du dessert. Mais le dessert est suivi d'un bal et le bal se prolonge souvent toute la nuit.

Vous figurez-vous quelle peut être la condition des infortunés voisins qui se trouvent ainsi condamnés aux échos du flageolet à perpétuité, et dont le sommeil, quand sommeil il y a, se trouve secoué en sursaut par le quadrille de l'*Amant d'Amanda* ou la *Valse des Roses*.

Lorsque la chose arrive exceptionnellement dans une maison particulière, on peut encore s'en tirer.

Lireux racontait à ce propos une anecdote d'un irrésistible comique.

Lireux habitait, en ce temps-là, rue de Vaugirard ; il était directeur de l'Odéon. Un soir, en rentrant du théâtre, harassé de fatigue et savourant d'avance le plaisir d'un fort somme, il est surpris par les fanfares désordonnées d'un piston frénétique.

Grand Dieu ! comment fermer l'œil avec un pareil vacarme, qui se prolongera évidemment toute la nuit ? car Lireux vient de se rappeler que c'est le quincailleur d'en bas qui marie sa fille et qui fête cet heureux événement par un bal donné dans ses appartements privés, lesquels étaient justement situés au-dessus de la tête du spirituel écrivain.

Lireux mesure la situation d'un coup d'œil. Sa résolution est aussitôt prise.

Il grimpe chez son voisin, entre, et aussitôt la polka achevée, monte sur une chaise pour haranguer les assistants.

Tout le monde naturellement l'écoute.

Il explique comment il ne saurait souffrir, au nom du bon voisinage, qu'une fête aussi charmante ait lieu dans un local aussi exigü et déclare qu'il met pour le restant de la nuit la scène de l'Odéon à la disposition des danseurs. C'est à deux pas. En avant, marche !

Le papa quincailleur veut ébaucher une molle résistance. Les invités, fort excités, acclament Li-

reux. Piston en tête, on se met en route pour l'Odéon, où il fait rallumer la rampe.

Puis, quand il s'est bien assuré que les danses se sont organisées, il rentre tranquillement se coucher chez lui.

Le lendemain, à l'heure de la répétition, on trouvait le garçon d'honneur qui ronflait derrière un portant. Comme c'était une tragédie qu'on répétait, le malheureux, quand on le réveilla, se voyant entouré d'hommes coiffés de casques et armés de piques, se mit à pousser des cris terribles. Il ne savait plus du tout où il se trouvait et se demandait s'il n'était pas devenu fou.

~ Mais tout le monde n'étant pas directeur de l'Odéon, on n'a pas le moyen de se débarrasser aussi facilement des noces d'alen'our.

Or, jugez quelle existence ce doit être pour les gens qui, habitant au-dessus des restaurants en question, subissent d'un bout de l'année à l'autre le supplice des avant-deux d'autrui.

Henry Monnier, en pareille circonstance, descendit un jour chez un de ses voisins et demanda la permission de se mêler aux joyeux ébats de la société. Elle lui fut si gracieusement accordée que, vers la fin du bal, un des pères des demoiselles présentes le pressait tendrement d'épouser sa fille.

Mais Monnier, d'un air affairé, tire sa montre :

— Déjà quatre heures ! Ah ! mon Dieu, où ai-je la tête ? je suis capable d'arriver en retard. Désolé de vous quitter, mais j'ai une exécution à faire ce matin.

Le père de la demoiselle n'insista pas.

Mais tous ces expédients ne sont valables que pour une fois ; et quand il s'agit d'un fléau permanent, que faire ?

Les habitants du Palais-Royal ont signé une pétition adressée à la Préfecture de police.

Comment leur donner satisfaction ? Décidera-t-on que les noces désormais ne pourront folâtrer qu'à un kilomètre d'une maison habitée, ce qui contraindrait les invités à aller s'ébattre dans la plaine Saint-Denis ?

C'est inadmissible.

Mais, d'autre part, les doléances des pauvres victimes sont dignes de compassion.

Ah ! que les problèmes sociaux sont difficiles à résoudre.

~ On ne se méfiera donc jamais des excès de zèle ?

Je lisais tout à l'heure dans un journal que M. Massenet, l'auteur du *Roi de Lahore*, étant de passage en Belgique, a reçu des sérénades, a été harangué par les conseils municipaux, et que finalement à Gand on a voulu dételer les chevaux de sa voiture pour le traîner.

Passe encore pour les sérénades. Passe même pour les harangues. Mais la voiture détélée touche de bien près au ridicule.

Personne ne conteste certainement le mérite de M. Massenet ; mais il sera le premier à reconnaître qu'entre lui et les grands maîtres de la musique il y a encore une distance qui n'est pas parcourue.

Si l'on dételle les voitures de M. Massenet, qu'aurait-on dû faire pour un Meyerbeer ? pour un Rossini ? pour un Weber ?

Ces manifestations d'un enthousiasme immodéré écrasent plus qu'elles n'honorent ceux qui en sont l'objet.

M. Massenet, j'en suis convaincu, l'a compris tout le premier.

Chers voisins, ayez, s'il vous plaît, l'apothéose un peu moins exubérante. Embrassez nos jeunes renommées, rien de mieux, mais ne les étouffez pas.

~ C'est chose faite, la statue de George Sand est installée au foyer de la Comédie-Française.

On a le droit de manifester quelque surprise en voyant cette soudaine apothéose succéder à l'indifférence que la Comédie-Française témoigna toujours et d'une façon toute spéciale à l'illustre écrivain.

Ceux qui se souviennent vous diront quel dédain profond les académiques et les gros bonnets des comités de lecture officiels manifestaient jadis pour le théâtre de George Sand qui, d'ailleurs, avait échoué deux fois dans la maison de Molière.

Elle dut porter un peu partout ses essais dramatiques dont on faisait fi dans les hautes régions. Que de déboires elle eut à subir ! que d'avanies lui furent faites ! que de quolibets la criblèrent !

Ah ! l'on aurait bien étonné alors MM. les sociétaires de la rue de Richelieu si on les avait prévenus qu'un jour ils installeraient en grande pompe chez eux la statue dont ils paraissent si fiers maintenant.

J'avoue que je ne trouve point équitable cette nouvelle application du *sic vos non vobis* ; l'honneur de posséder l'image de George Sand revenait de droit à l'Odéon, où elle a remporté ses plus éclatants succès, où l'on a eu le courage de la jouer à une époque où il était de mode de la méconnaître. C'est déjà trop que la Comédie-Française ait le droit exorbitant de prendre le bien des autres où elle le trouve et de se parer des plumes d'autrui. C'est déjà trop qu'elle puisse, à son gré, cueillir *Villemet* d'un côté, *Poirier* d'un autre, le *Demi-monde* par-ci, le *Champ* par-là.

L'intention de M. le ministre des beaux-arts a été sans nul doute excellente quand il a acheté la statue de Sand ; mais cette statue aurait été mieux placée partout ailleurs que là où l'on vient de l'installer.

C'est Henri Heine qui a dit :

— Quand les écrivains vivent, on passe le temps à leur jeter des pierres ; quand ils sont morts, on ramasse ces pierres pour leur en faire un piédestal.

~ Il en est cependant quelques-uns qui, plus favorisés, voient la célébrité leur venir lentement, mais paisiblement. *Che va piano*. Du nombre de ceux-ci est M. Sully-Prudhomme, le remarquable poète à qui l'Académie française vient de décerner un prix important.

Il y a bien longtemps que le nom de M. Sully-Prudhomme est apprécié des délicats et des lettrés. Mais il n'a pas encore pu conquérir la popularité.

Ajoutons que, fort probablement, il ne la conquerra jamais.

Pourquoi ? Mon Dieu, tout simplement parce que cet exquis ciseleur de pensée n'a jamais sacrifié et ne sacrifiera jamais aux procédés à l'aide desquels on force la notoriété comme on force une porte.

Ennemi du scandale, incapable de tirer des coups de pistolet littéraires pour faire retourner les passants ou de choisir des sujets allumés pour bénéficier des curiosités malsaines, M. Sully-Prudhomme est un fourvoyé, un dépaysé en ce temps de *filles Elisa* et de littérature à coups de poing.

Par exception donc, il convient de féliciter l'Académie qui a voulu honorer un timide et un modeste, allant le chercher au pied de l'obscurité où il se complait.

« Cache ta vie, montre tes œuvres, » dit une devise connue.

M. Sully-Prudhomme la suit vraiment trop à la lettre. On ne le voit nulle part. Il se dérobe, il rase les murailles, il se fait petit. Le *violetisme* poussé à son dernier degré.

Avec cela, chancelant de santé, ce qui explique peut-être bien cet excès même d'isolement. Le bruit mondain n'est-il pas intolérable à ceux qui souffrent ?

Il n'en est pas pas moins vrai que M. Sully-Prudhomme est appelé à prendre place un jour au premier rang des contemplateurs de la poésie moderne.

Ce n'est qu'un sculpteur de statuettes, mais un sculpteur dont le ciseau raffiné trouve moyen de faire grand dans le petit.

Il y en a tant et tant qui font ridiculement petit dans le grand !...

~ Bonne semaine d'ailleurs pour les modestes et les sincères.

L'Institut, qui était décidément en veine de réhabilitation, a décerné le grand prix de 20,000 francs à M. Chapu qui a remporté en même temps la médaille d'honneur au Salon.

M. Chapu, comme M. Sully-Prudhomme, dont je parlais tout à l'heure, est l'homme le moins chercheur de réclame qu'aient jamais vu les ateliers, où la réclame est ordinairement assez appréciée. Ses succès se sont accumulés sans que le public le connût, presque sans que la presse s'en mêlât.

Il a triomphé par la force du talent qui s'impose.

Étrange démenti infligé à feu Buffon, qui prétendait arbitrairement que le style c'est l'homme, M. Chapu n'a rien de commun avec ses œuvres.

Celui qui a tour à tour idéalisé le patriotisme dans sa Jeanne d'Arc, la Jeunesse dans sa figure destinée au monument de Regnault, et qui, cette année, symbolise au Salon la Mélancolie rêveuse d'une si pittoresque façon, celui-là est un bourgeois d'aspect aussi bourgeoisant que possible.

Ne vous fiez pas aux apparences.

Le grand prix honore en sa personne les tendances méritantes de notre nouvelle école de sculpture.

À l'heure où Pradier était le maître des élégances, la statuaire avait à la fois une donnée mercantile et grivoise. Elle s'est élevée et épurée.

Aujourd'hui, elle regarde au delà.

Si nous n'avons pas une main de géant capable de tailler le bloc sublime que Rude a mis au flanc de l'Arc de Triomphe, nous avons dix artistes chez qui le ciseau est conduit par une pensée vraiment haute.

M. Chapu marche à la tête de cette vaillante phalange.

Il y aura — ce qui est bien rare en pareil cas ! — unanimité dans l'applaudissement.

~ Puisque nous sommes dans les distributions de prix, c'est le moment de signaler un projet auquel sont déjà venues de nombreuses adhésions, et qui est chaudement patronné par plusieurs de nos confrères.

Ce projet consisterait à créer un prix de Rome à l'usage de la littérature, comme il y en a un pour les sculpteurs, pour les peintres, pour les architectes.

Tout d'abord, nous ferons remarquer que l'expression *prix de Rome* serait ici parfaitement impropre. On envoie les artistes à Rome pour qu'ils y étudient les chefs-d'œuvre ; ce qui est passablement absurde, puisque les chefs-d'œuvre sont éparpillés dans toutes les villes de l'Italie, et aussi en Espagne, en Hollande, en Belgique.

Mais, pour la littérature, cela deviendrait tout à fait grotesque d'expédier à Rome ceux qu'on voudrait perfectionner dans le beau style français.

La qualification préalablement supprimée, venons à la chose.

Évidemment il y a à faire, et c'est une injustice souveraine que de laisser les écrivains en dehors des encouragements décernés par l'État. Mais non moins évidemment il serait insensé de vouloir procéder pour les lettres comme on procède pour les arts, en enfermant des gens dans des cellules jusqu'à ce qu'ils eussent mis au monde une élucubration sur un sujet donné.

Le sujet donné, c'est, pour un poète, la négation de l'inspiration et de la personnalité. On le voit déjà trop bien dans les concours académiques.

La seule façon intelligente et pratique d'encourager les écrivains, ce serait d'attribuer, tous les ans, une somme de, qui servirait à éditer une œuvre choisie dans un genre fixé. Une année, ce serait le tour des poètes, une autre année, celui des historiens, et ainsi de suite.

La somme devrait être assez considérable pour fournir en même temps des moyens d'existence durant un certain temps à celui qui aurait été primé. Bien entendu, chacun resterait libre de faire son œuvre à sa guise sur une donnée de son goût, en dehors de toute direction imposée d'avance.

Hors de là, on ne fera rien qui vaille.

~ X... s'est créé une spécialité. Il est l'ami des auteurs.

Absolument incapable de rien produire par lui-même, il est arrivé à se faire une notoriété par ses fréquentations.

On parlait de cette situation singulière.

— X..., intervint Dumas, c'est une bande de journal qui se prend pour de la littérature.

PIERRE VÉRON.

NOS GRAVURES

Le Marin Gueit

Claude-Louis Gueit, né à Cuers (Var), était âgé de trente-cinq ans et comptait déjà vingt et un ans de services. Il était deuxième maître mécanicien de première classe et à la veille d'être nommé premier maître.

On a souvent dit, avec raison, qu'un mécanicien intelligent s'attache à sa machine et lui donne des soins presque affectueux lorsqu'elle répond, par ses bonnes qualités, au dévouement dont elle est l'objet.

Tel n'était pas précisément le cas pour Gueit. Les chaudières de la *Revanche* n'étaient plus de celles qu'un mécanicien peut affectionner. Elles avaient atteint la plus extrême vieillesse, et le dévouement de Gueit est d'autant plus digne d'intérêt et d'admiration que, lorsqu'il a couru à la mort, il accomplissait un acte conscient, sans aucune préoccupation de récompense à mériter ou de gloire à acquérir.

La connaissance qu'il avait du danger que couraient le navire et l'équipage, et ses attributions au moment même de la catastrophe, lui imposaient le devoir de mourir pour le salut de tous.

Ce devoir, il l'a accepté et accompli avec une simplicité sublime!

Il laisse une veuve, un jeune garçon de sept ans et trois filles âgées de six ans, quatre ans et un an.



Le mécanicien GUEIT,

mort victime de son courage à bord de la *Revanche*.

(D'après la photographie de M. Trésorier.)

Il s'est toujours montré, à l'égard de sa famille et de ses amis, ce qu'il a été au moment de la mort : intelligent, affectueux et dévoué.

Nous sommes heureux de pouvoir rendre hommage ici à son courage, en publiant son portrait et répandant un nom que la marine française ne doit pas seule connaître et honorer.



Alexandre II, empereur de Russie

S. M. Alexandre II Nicolaïewich est né le 29 avril 1818 du czar Nicolas et d'Alexandra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV. Il fut déclaré majeur à l'âge de seize ans. Il ne put se plier sans peine à la vie militaire que son père imposait à tous les membres de sa famille, et sa santé se trouva compromise. Il voyagea en Allemagne, où il épousa, en 1841, la princesse Marie, fille du grand-duc Louis de Hesse Darmstadt. Il s'occupa activement, comme chancelier de l'Université de Finlande, des Finnois, qu'il attacha à l'empire par reconnaissance, et dirigea les écoles militaires de l'empire avec le plus grand succès. En 1850, visitant la Russie méridionale, il se distingua dans une escarmouche contre les Circassiens du Caucase, et fut décoré de l'ordre de Saint-Georges.

A la mort de son père, en 1855, en pleine guerre avec la France, l'Angleterre et l'Italie, le nouveau czar, qui avait vu, paraît-il, commencer la lutte avec regret, n'en continua pas moins la politique de son prédécesseur; mais

Arrivée de la 31^e division russe à Pitesti. — (Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. Dick.)



1. Détachement de cosaques surveillant le chemin de fer aux abords de Plofesti.

2. Maison Cantilli, quartier-général du Grand-Duc Nicolas à Plofesti.

3. Tente du capitaine bulgare Subomlinoff (1^{re} comp. 5^e bat.).

4. La caisse du 5^e bataillon bulgare.

5. Camp de la légion bulgare, sur la route de Busio.

LA GUERRE. — Au camp de Plofesti. — (Dessins de M. Sahib, d'après les croquis de M. Dick.)

après la prise de Kars, qui compensait presque la chute de Sébastopol, il fit la paix avec l'Europe, pour se consacrer aux affaires intérieures. Il réforma les mœurs administratives et favorisa l'instruction publique par tous les moyens possibles, la plaçant sous sa surveillance directe et personnelle.

Sa réputation de douceur et de modération donna beaucoup d'espérances aux Polonais. Il proclama, en effet, l'amnistie aux repentants et accorda certaines garanties qui furent d'abord bien accueillies.

En même temps, des victoires importantes dans le Caucase et la prise de Schamyl préparèrent la pacification de ce pays.

Malheureusement, les Polonais ne se contentèrent pas des concessions du czar et lui créèrent des embarras à l'intérieur comme à l'extérieur. Des troubles éclatèrent en 1862 et furent sévèrement réprimés. Il y eut une grande émotion en Europe et un congrès fut proposé. Refusé par le prince Gortschakoff, accepté en principe par l'empereur, il n'aboutit pas, mais un ukase signé de Kissingen (1864) et divers décrets furent très favorables à la Pologne. Après diverses intermittences de clémence et de sévérités, des circonstances amenèrent le czar, en 1865, 1866, 1868, à des mesures plus restrictives, qui firent de l'ancien royaume de Pologne une province de la Russie.

Pour assurer ses frontières orientales la Russie porta ses efforts militaires dans l'Asie centrale. En 1868, après une lutte de près de deux années dans le Turkestan, l'émir de Bokasa fut vaincu, et Sannas-Kande tomba au pouvoir des Russes. Dans l'Afghanistan, la Russie devint voisine de l'Angleterre; enfin, il y a quelques années, le général Kauffmann poussait ses conquêtes jusqu'à Khiva.

Une œuvre qui sera la plus grande gloire du règne d'Alexandre II, c'est l'émancipation des serfs, à laquelle il se consacra tout entier. Le manifeste de cette grande transformation sociale fut proclamé dès 1861.

La politique extérieure du czar Alexandre II s'est souvent montrée favorable à la France, et naguère encore on attribuait à sa haute influence la disparition de fâcheux symptômes contre notre pays, où il a toutes les sympathies.

Le nom d'Alexandre II a été attaché à toutes les grandes questions humanitaires, et particulièrement aux conférences relatives à la suppression des balles explosibles dans les armées européennes.

Le czar a toujours donné son appui le plus sérieux à l'église dont il est le chef; malgré des crises de misère et de désolation, des incendies barbares, l'instruction primaire a fait depuis son règne de grands progrès; les chemins de fer, les télégraphes sillonnent une grande partie du vaste empire qui, dès 1866, possédait une ligne télégraphique terrestre de Saint-Petersbourg aux confins de la Sibirie et de l'Amérique du Nord.

On dit le czar peu responsable de la guerre actuelle; il obéirait au sentiment religieux qui pousse son peuple à la protection de ses coreligionnaires de Turquie, sachant ce que coûte la gloire, même à ceux qui luttent pour les meilleures causes.

LA GUERRE

En Europe

RIEN de plus nouveau dans les derniers télégrammes que notre dernier courrier, où nous avons trouvé les croquis que nous avons fait reproduire pour ce numéro.

Le Débarquement des troupes russes à Pitesti donne une faible idée du mouvement et de l'animation qui règnent sur toute la ligne du chemin de fer de Galatz à Turn-Sévérin, qui relie ces deux ports importants du Danube en passant par Bucharest; il n'est pas inutile, néanmoins, de montrer avec quel ordre et quelle rapidité s'est effectué le mouvement de concentration, aujourd'hui terminé, de l'armée russe.

La Ville et le camp de Ploesti, occupés par la légion bulgare, sont spécialement intéressants à cause du séjour du Grand-Duc et de l'arrivée du Czar; nous en donnons quelques sujets, en empruntant, comme toujours, leur description aux lettres de M. Dick, aussi précises que ses croquis :

« De Ploesti, où j'ai eu l'honneur d'être reçu au

quartier général par S. A. I. le Grand-Duc, je me rendis au camp de la légion bulgare. Après avoir été cahoté pendant plus d'une demi heure sur une chaussée infernale, j'arrive enfin. Les hommes sont abrités sous de vastes tentes de forme rectangulaire, rangées en file par chaque bataillon. Un peu en arrière se dressent celles des officiers. Près de la tente de chaque major, la caisse en bois peint en jaune et cerclée de fer repose sur un trépied, recouverte d'une toile cirée, sous la garde d'un factionnaire. L'uniforme des soldats est vert. Les officiers, qui appartiennent tous à l'armée, portent l'uniforme des régiments d'infanterie dont ils ont été détachés, et sont coiffés du bonnet bulgare avec la cocarde russe fixée sur le devant. Cette légion, dont la première formation remonte à peine à vingt jours, compte déjà plus de 3,000 hommes.

« Le capitaine de la 1^{re} compagnie du 5^e bataillon, M. Suhomlénoff, me raconte qu'à son arrivée de Moscou, où il comptait au régiment de grenadiers du roi Frédéric-Guillaume (n^o 4), il avait seulement trouvé 12 volontaires composant tout l'effectif de sa compagnie, qui compte déjà près de 100 hommes, et que ces 12 premiers soldats s'étaient si rapidement formés, qu'en peu de temps il en avait fait d'excellents instructeurs pour ses nouvelles recrues. Tous ces volontaires sont Bulgares, car il faut appartenir à cette nationalité pour être admis dans la légion. Le Grand-Duc a fait renvoyer près de 200 Grecs et de nombreux Serbes qui s'y étaient présentés, ne voulant pas qu'on lui reprochât d'armer des étrangers contre les Turcs. Qu'en pensent les nombreux Anglais qui, journellement, rejoignent l'armée musulmane? »

Un autre camp non moins intéressant fut visité par notre correspondant : c'est le camp de Baniasa, sur la route de Ploesti à Bucharest, où s'arrêtent, pour vi-à-vis ou quarante-huit heures, les troupes qui se rendent sur le Danube. Ce camp est situé au milieu d'un bois. Nous choisissons aujourd'hui dans notre envoi une scène pittoresque de la vie du soldat russe au camp.

« Au moment de notre arrivée, raconte M. Dick, les musiciens, vêtus de blouses en toile, et sous un bouquet d'arbres, exécutaient plusieurs airs nationaux pour égayer les soldats et rappeler la patrie absente. Sur l'ordre des officiers, les meilleurs danseurs du régiment ont été appelés et ont exécuté la trépaka, ou danse nationale des paysans russes.

« Rien de plus curieux et de plus original que cette danse au rythme pressé et cadence, dont la mesure rappelle celle de la farandole. Chacun la danse à sa manière : les uns, les mains appuyées aux hanches, choquent alternativement les talons de leurs bottes contre ceux de leurs camarades; d'autres cabriolent comme de vrais singes, et font des grimaces et des contorsions, à la plus grande joie de l'assistance; ceux-ci sautaient à terre à quatre pattes. J'en ai même remarqué un qui dansait sur ses mains, les jambes en l'air, pendant plusieurs minutes, qui aurait pu égaler le meilleur clown. Cette danse, que les officiers encouragent et même ordonnent au besoin, non-seulement égaye le soldat, mais est encore pour lui un excellent exercice. »

Quant au courageux coup de main que quelques officiers et quelques marins viennent de tenter avec un succès si heureux, il a besoin d'être raconté tout du long et de passer à l'histoire avec le nom de leurs héroïques auteurs (1).

« Le télégraphe vous a déjà appris le brillant coup de main exécuté dans la nuit du 24 au 25 mai, par une poignée de marins russes qui ont fait sauter un monitor turc. Aujourd'hui, grâce à l'obligeance du colonel Hassenkamp, du grand état-major général, et aux renseignements que j'ai recueillis auprès de deux officiers qui commandaient cette expédition, et qui ont été présentés aujourd'hui au Grand-Duc Nicolas, je puis vous raconter dans tous ses détails cette entreprise hardie que la marine russe doit inscrire avec orgueil sur le livre d'or de ses fastes maritimes.

« Il y a près de trois semaines, trois monitors turcs s'engagèrent dans un bras du vieux Danube, près de Matschin, et si imprudemment que le peu de profondeur du lit du fleuve en cet endroit les empêcha bientôt d'avancer. Ils voulurent alors se retirer, mais ils ne

purent virer de bord, et, en outre, les Russes ayant aussitôt coulé des torpilles à l'entrée de ce bras du Danube, ces malheureux monitors furent enfermés dans cet étroit chenal, comme des rats dans une souricière. Dès ce moment, les matelots de la flottille russe, stationnée à Braïla, demandaient tous les jours à grands cris la permission d'attaquer ces navires et de les enlever à l'abordage; la sage prévoyance de leurs chefs répugnait à employer ce moyen téméraire. Néanmoins, ces jours derniers, en présence de la forte crue du Danube, qui pouvait permettre à l'ennemi de s'échapper, on permit aux lieutenants de vaisseau MM. Shstakoff et Dubasoff de tenter une expédition pour faire sauter ces monitors au moyen de torpilles d'attaque.

« L'expédition devait se composer de quatre petites chaloupes à vapeur mesurant 10 mètres de long et armées d'un canon à l'avant. Le vendredi, 23 mai, à minuit, la flottille se mit en marche dans l'ordre suivant, sous la direction du lieutenant Dubasoff : En tête, la *Xenia*, montée par 9 hommes, lieutenant Shestakoff; ensuite venaient à la file le *Czarewitch*, monté par 14 hommes dirigés par le lieutenant Dubasoff, auquel s'était joint en volontaire le major roumain Murjesco; les chaloupes le *Xjerid* et la *Tzarevna*, montées chacune par 9 hommes, fermaient la marche et servaient de soutien. L'on partit sans bruit, les matelots ignorant le but de l'expédition sur laquelle le plus grand secret avait été gardé pour ne pas donner l'éveil aux nombreux espions turcs qui infestent ces parages. La flottille parcourut 9 kilomètres, et à deux heures et demie du matin arriva en vue des monitors turcs. En les apercevant les matelots s'écrièrent : « Les monitors! » — « Silence » répondirent les officiers; et l'on s'avança ainsi jusqu'à 60 mètres de l'ennemi, sans être reconnus, malgré le clair de lune qui éclairait les rives plates et boisées du Danube. Les officiers russes prétendent que le coassement bruyant et continu des innombrables grenouilles qui abondent sur les rives du fleuve empêchèrent l'ennemi d'entendre le clapotement de l'hélice de leurs chaloupes. Cependant, quand on fut à 60 mètres, une sentinelle cria : « Qui vive! » — « *Sissi madam!* » ré-ondit en turc le lieutenant Dubasoff pour donner le change à l'ennemi. Celui-ci, cependant, reconnaissant le mauvais accent de l'officier, fit feu et donna l'alarme.

« L'instant était critique; l'on était reconnu et il fallait agir promptement. Vous voyez d'ici le combat, d'un côté quatre coquilles de noix, portant en tout 41 matelots et 6 officiers; et de l'autre, trois colosses bardés de fer et montés par près de 300 hommes : la lutte des pygmées contre les géants! Laissez-moi vous dire d'abord de quels moyens d'attaque disposaient les Russes. Chacune de leurs chaloupes portait, fixée le long du bord, une longue perche de 40 pieds, dont l'extrémité s'enfonçait sous l'eau à une profondeur de 10 pieds et portait une torpille formée d'un cylindre en cuivre chargé de 100 kilogrammes de poudre ordinaire, et non de chlorhydrate de potasse ou de dynamite. Cette torpille doit éclater, en heurtant la quille du navire ennemi, soit par suite du choc, ou bien en y mettant le feu au moyen d'un fil électrique. Ce genre d'attaque est des plus dangereux, car pour frapper la torpille, il faut que le bateau assaillant s'approche jusqu'à 6 mètres de l'ennemi.

« Les Russes choisirent pour leur premier objectif le monitor placé au milieu des deux autres, et le *Czarewitch* se précipita sur lui à toute vapeur, sous une pluie de balles, et fut accueilli par trois coups d'obus qui n'éclatèrent pas, du reste, ainsi que le font presque tous les projectiles de Sa Majesté le Sultan. Arrivée à six mètres du monitor, la chaloupe le frappa à l'avant, du côté bâbord, avec sa torpille, et la vague énorme que souleva l'explosion sous-marine de la poudre la remplit d'eau et la força à battre avec sa machine en arrière pour se dégager. Le monitor, dont la proue était toute démenbrée par suite du choc, se pencha en avant et commença à s'enfoncer, mais lentement : « Il coule mal! A vous maintenant, Shestakoff! » cria le lieutenant Dubasoff à son camarade. La chaloupe *Xenia* piqua à son tour sur l'ennemi avec la même hardiesse insensée, et le frappa au centre et du même côté. Cette deuxième explosion fut aussi heureuse que la première, et bien que la pluie de débris tombât sur la chaloupe, aucun Russe ne fut atteint. Pendant ce temps, les deux autres chaloupes s'étaient avancées et étaient venues se placer bord à bord des premières pour les dégager. Un obus, en tombant dans l'eau près du *Djerid*, inonda la machine de celui-

(1. Le croquis que nous envoyons M. Lick a été dessiné sous les yeux du lieutenant Dubasoff, avec les dessins et photographies des canonnières et des monitors que possède l'état-major du Grand-Duc.

ci, qu'un second projectile vint frapper à l'arrière. Emporté par le courant, cette chaloupe se laissa porter sur la rive turque, et là les marins russes, sautant dans l'eau qui leur montait jusqu'à la ceinture, réparèrent le dégât et rallièrent leurs camarades.

« Le premier monitor avait coulé bas en dix minutes, et il n'en avait pas fallu plus de dix autres pour le trouver ainsi en deux endroits. Les officiers russes, encouragés par le succès, désiraient continuer leur œuvre de destruction; mais il était près de trois heures, le jour commençait à se lever, et les deux autres monitors pouvaient mettre à l'eau leurs chaloupes remplies de soldats et leur donner la chasse. Heureusement cette idée ne leur vint pas à l'esprit, et la flottille russe reprit tranquillement la route de Brafla, accompagnée de la pluie de balles et d'obus qui l'avait assailli durant toute la durée de l'attaque, et sans avoir un seul matelot de tué ou blessé. Grâce au peu d'élévation de leurs bordages, qui ne mesurent que 3 pieds de hauteur à partir de la ligne de flottaison, les chaloupes, bien que criblées de balles, n'ont pas été endommagées sérieusement. »

En Asie

Les dépêches d'Asie sont des plus graves pour les Turcs. L'investissement de Kars serait complet, et les Russes auraient remporté une bataille éclatante dans laquelle les Turcs auraient perdu la plus grande partie de leur cavalerie. Le correspondant du *Daily Telegraph* parle de 4,000 Circassiens morts. Au moment où nous mettons sous presse les détails nous manquent encore.

La diversion qu'ont voulu faire les Turcs, dans le Caucase, ne paraît pas avoir les conséquences qu'ils en attendaient, les renforts russes ayant arrêté le mouvement commencé.

C'est le moment de publier les documents que nous tenons en réserve, sur cette partie du théâtre de la guerre, pour qu'ils soient en accord avec les événements :

ERZEROUH

Erzerouh est le chef-lieu d'un vilayet dont la population est de 4,230,000 habitants, qui se divisent ainsi :

Turcs, 272,000; kurdes, 337,000; chrétiens, 411,000; juifs, 1,200; yésidis, 2,000; Persans, 158,000; Tereke-mans, 29,000.

La population de la ville est d'environ 90,000 habitants; 20 Persans; 15,000 Arméniens grégoriens; 8,000 catholiques; 5 à 6,000 Grecs; le reste est musulman. Erzerouh est à une altitude de plus de 2,000 mètres.

Vue à une distance de quelques kilomètres, la ville présente un aspect fort agréable; la coloration, à peu près uniforme des constructions, tranche sur le fond plus clair des montagnes environnantes et dessine une silhouette très-étrange et très-caractéristique qui donne une haute idée de cette cité, impression que l'on perd quelque peu en s'approchant davantage.

En 1870, malgré les neiges et les grands froids de l'hiver, le génie militaire avait poussé activement les travaux des nouvelles fortifications qui s'achevèrent rapidement. Construites d'après le système allemand, elles sont formidables, du moins en apparence, et il est très-probable que les Russes arriveront moins facilement à s'en emparer qu'ils ne l'ont fait en 1828.

Erzerouh, bâti sur plusieurs mamelons, est adossé à des collines élevées qui sont les contre-forts du Palan Teuken et de l'Eyerlé Dagh; ces collines sont le Oghlanderem et le Top Dagh. Plusieurs ruisseaux qui descendent des hauteurs parcourent la ville en tous sens et contribuent, par la multitude de petits ponts qui servent à les traverser, à donner à certaines rues un aspect des plus agréables.

Les rues des quartiers musulmans, à l'exception de celles du Bazar, ne sont bordées que de hautes murailles grisâtres, percées de rares et petites ouvertures comme portes et fenêtres. Dans le quartier chrétien, beaucoup de maisons ont un premier étage qui fait saillie. La plupart des maisons, surtout celles qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont éclairées seulement par un jour percé dans le toit, sur lequel on place une pyramide de papier huilé. Les terrasses des maisons, recouvertes d'une épaisse couche de terre, de-

viennent, au printemps, de véritables prairies où paissent les bestiaux.

Les bazars sont nombreux, mais disséminés dans la ville.

La température subit, à Erzerouh, des variations considérables depuis 25 degrés au-dessous de zéro en hiver jusqu'à 40 degrés de chaleur en été.

La vaste plaine d'Erzerouh, qu'arrose l'Euphrate, est très-fertile, et l'on y compte plus de quarante villages; aussi les Turcs ont dû y trouver le nécessaire pour approvisionner Erzerouh en vue d'un long siège.

En sortant d'Erzerouh par la route de Perse, on trouve, de droite et de gauche, la route pourvue de défenses considérables; mais, à 5 ou 6 kilomètres, un fort d'un aspect très-redoutable, élevé sur un pic isolé, défend les défilés du Deve, Boini, Col-du-Chameau, les seuls par où puisse passer une armée venant attaquer Erzerouh.

HASSAN KALÉ

A huit heures d'Erzerouh, dans le bassin de l'Araxe, se trouve la petite ville d'Hassan-Kalé, bâtie sur une sorte de promontoire qui commande toute la vallée de l'Araxe.

Les murailles de cette forteresse, qui datent des conquêtes des musulmans, ont environ 3,000 mètres de longueur; elles sont formées d'une double enceinte et de tours crénelées.

En 1829, les Russes, après avoir passé le Goghlanli Dagh, se portèrent sur Erzerouh, Hassan-Kalé fut armé en hâte; mais le général Paskewitch marchant contre cette citadelle, le commandant turc l'abandonna sans résistance, y laissant douze pièces de canon.

KARS

Kars, dont nous avons déjà donné une vue, est l'ancienne Karsa de Ptolémée.

La rivière Kars-sou, après avoir circulé dans la plaine, tourne à angle droit se précipiter entre deux rochers à pic. Après avoir parcouru 500 mètres dans cette direction, elle tourne de nouveau à l'est et forme une presqu'île élevée sur laquelle la ville est assise.

Le château qui domine toute la ville est le point culminant; ses feux commandent tout le défilé. Les anciennes murailles en pierres volcaniques ont 2 à 3 mètres d'épaisseur; la ville a environ 1 kilomètre dans sa plus grande longueur et 500 dans sa largeur. Quelques hauteurs qui sont aux alentours ont été pourvues depuis peu de fortifications en terre.

On dit cette ville très-abondamment pourvue de tout matériel de guerre, depuis les vivres jusqu'aux armes.

La plaine de Kars, malgré tout ce qu'elle a souffert à différentes époques, est une des plus fertiles et des plus peuplées de la Turquie asiatique.

BAYAZID

Bayazid est le chef-lieu d'un pachalik sur la frontière de Perse, entre Van et Tauris. C'est une ville d'une importance commerciale assez grande, à cause du transit qui se fait par cette voie entre Trébizonde, Erzerouh et la Perse. Le palais du pacha et la forteresse, étagée sur les rochers escarpés qui dominent la ville, sont assez remarquables. Quant aux habitations, à part quelques caravansérails, ce sont de véritables masures. Mais l'immense cône isolé de l'Arrarat, qui domine tout à l'horizon, donne au paysage un aspect admirable.

SOUCHOUN-KALÉ

Souchoun-Kalé était autrefois, avant la grande émigration forcée des Circassiens, une ville d'une véritable importance par le commerce qu'elle faisait avec Trébizonde et les autres ports de la mer Noire.

C'est là que furent embarqués 400,000 Circassiens, Abkases et Tcherkesses, qui dénués de tout, furent déposés sur le rivage, à Trébizonde, où, le premier hiver, 45,000 moururent du typhus. De Souchoun, plusieurs routes se dirigent vers le pays des Tcherkesses, la Suaneitie et la Kabardie. C'est, à ce point de vue, un point important. Le dernier bombardement des Turcs aurait complètement détruit cette petite ville.

COURRIER DU PALAIS

Le héros de la semaine. — Encore l'alcool. — Un parricide. — L'enfant préféré. — Contrariété d'amour. — Exclamation d'un juré. — Cause de cassation. — Renvoi à une session prochaine. — Les égarements d'un docteur en droit. — L'alcool toujours. — Folie héréditaire. — Une curieuse lettre. — Verdict d'acquiescement. — Le *Pei-Ho*. — La soute aux valeurs. — Un tour de prestidigitation. — Tout s'explique. — Obstination inutile. — Consolation étrange.

Le héros de la semaine, le plus triste des héros, c'est Georgel, un ouvrier verrier, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui a tué sa mère. Elle était malade, alitée, et elle eut avec son fils une de ces altercations qui étaient fréquentes entre eux, et dans lesquelles les épithètes les plus grossières étaient généralement échangées, et suivies de menaces et de pronostics lugubres. Ce jour-là, Georgel était probablement plus ivre qu'à l'ordinaire, car il jeta sa mère hors du lit et la tua à coups de pieds, il lui écrasé le visage à coups de talons de ses souliers à clous. Mais je vous assure que je laisserais résolument de côté cette affaire, qui inspire autant de dégoût que d'horreur, sans l'incident qui s'est produit à la cour d'assises et qui a clos les débats d'une façon imprévue. L'accusé avait été interrogé; il avait eu le temps de dire qu'il avait été « l'enfant préféré de sa mère, » qu'il avait souvent des disputes, parce qu'il voulait épouser une demoiselle qui ne convenait pas à sa mère, et enfin que ce jour-là il était tellement ivre qu'il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé. Quelques témoins avaient aussi eu le temps de répéter les propos qui s'échangeaient dans cet intérieur et dont le plus mitigé serait : « Tu ne crèveras donc pas ! » Enfin, M. le docteur Laurier, chargé des constatations légales, décrit l'état du cadavre et signale l'existence d'incrustations de sable dans les plaies de la face. A ce moment, un des jurés s'écrie : « C'était donc le résultat des coups de talon ? »

La défense demande acte de ces paroles qui lui paraissent l'expression formelle d'une opinion personnelle. Mais n'étaient-elles pas plutôt une simple question du juré qui les a prononcées? Le juré explique que c'était en effet une question, mais en même temps l'expression d'une opinion qu'il s'était formée. Alors la cour a cru devoir aller plus loin que les conclusions du défenseur, et elle a rendu un arrêt qui renvoie l'affaire à une autre session, l'incident qui s'est produit constituant une cause certaine de cassation.

La cour d'assises des Bouches-du-Rhône a eu à juger deux affaires, dont l'une a fait grand bruit à Marseille et dont l'autre présente un caractère tout à fait original. Dans la première, Narducci, l'accusé, est un docteur en droit de la Faculté de Rome, attaché depuis quinze mois en qualité de surnuméraire au consulat du royaume d'Italie. C'est un homme distingué, doux, paisible, et qui a les plus honorables antécédents. Mais il est dit que nous retrouverons l'alcool partout. Il est arrivé à ce docteur en droit, une fois, une seule fois, de s'enivrer et de causer un certain scandale. Cependant cet accident paraissait oublié de tout le monde; Narducci était parti le lendemain même, et, pendant un mois, il avait voyagé en France et en Italie. Il revient, se rend chez le consul général, s'excuse d'être resté aussi longtemps en voyage sans autorisation; puis il demande à avoir une explication avec deux employés du consulat. Le consul général se préparait à répondre par un refus, lorsque malheureusement un de ces deux employés entra précisément dans le cabinet. Narducci le laisse tranquillement s'acquiescer de son service, puis froidement, tirant un revolver de sa poche, il fait feu sur lui en disant : « C'est pour vous apprendre à parler ! »

Il paraît que cet employé avait raconté dans une lettre intime les scènes scandaleuses auxquelles avait donné lieu l'accès d'ivresse de Narducci.

Au débat, l'accusé exprime vivement les regrets de l'acte qu'il a commis, et qu'il ne s'explique pas lui-même. « Il faut, dit-il, que j'aie eu une absence d'esprit. » En effet, il est établi au débat que l'accusé a souvent de violents maux de tête et des hallucinations, la nuit principalement. Voici, du reste, quelques mots d'une lettre qu'il avait écrite au consul avant le crime



Czarewitsch, canonnière russe, lieutenant Dubasoff (14 hommes).

Xenia, lieutenant Shertakoff (9 hommes).

Tzarewna, aspirant Bahl (9 hommes) [1^{er} plan].

Djoua, aspirant Pergin (9 hommes).

LA GUERRE SUR LE DANUBE. — Destruction d'un monitor turc par quatre canonières russes, dans un bras du vieux Danube, le 26 mai à trois heures du matin.
(Croquis de M. Dick, d'après le croquis explicatif du lieutenant Dubasoff et le dessin du monitor, appartenant à l'état-major du Grand-Duc Nicolas.)



AU CAMP DE BANIASA. — Divertissements des soldats russes. — La Trépakka, danse nationale.

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

et que l'accusation présentait comme établissant la préméditation et un dessein raisonné et suivi, tandis que la défense, avec raison, je crois, y voyait précisément la preuve d'un trouble mental :

« Il est inutile que je vous parle de ce qui arrivera demain; vous le verrez. Ce sont des choses qui arrivent. Je suis fatigué de la société des prétendus galants hommes et je veux essayer un peu si celle des scélérats n'est pas meilleure. Qui sait? Je ne désire pourtant pas faire mon entrée triomphale comme un voleur, et c'est pour cela que, par la présente, je vous prie d'arranger certaines affaires... etc... Comme vous voyez, j'ai pris mes dispositions. Pour un homme qui ira aux galères, ce n'est pas mal! On dit qu'en France on envoie à Cayenne ceux qui sont condamnés aux galères. Il y fait très-chaud et il y a beaucoup d'insectes; mais avec le temps on s'habitue à tout. Je crois que j'aurai le bonnet vert! De la carrière consulaire à la galère il n'y a qu'un saut pour les chevaux de race pure seuls. »

La folie, paraît-il, est héréditaire dans la famille de Narducci, et puis une circonstance heureuse est encore venue à son secours; sa victime a échappé à la mort et a même été très-prompement rétablie, de sorte que le jury a rendu un verdict négatif.

La seconde affaire n'est qu'un vol; mais un vol commis avec toutes les circonstances aggravantes possibles, à bord d'un navire des Messageries maritimes, le *Pei-Ho*. Les accusés, Cartol, Baudry et Garrigues, sont trois anciens pointeurs des Messageries. Cartol, le dernier qui ait conservé son emploi à bord, le quitte tout à coup en prenant pour prétexte une discussion tout à fait insignifiante qu'il a soulevée. Dans la journée, deux négociants ont apporté, l'un une caisse à destination de Jaffa et contenant 30,000 francs en pièces d'or, l'autre une caisse plus petite à destination de Batavia et contenant 5,000 francs en or. Ces deux colis sont enfermés par le second du navire dans la soute aux valeurs, dont les clefs sont gardées dans une armoire spéciale. Cartol est venu à bord pour régler son compte; il a rôdé partout; il est revenu vers le soir et il a emporté son linge dans une corbeille.

Quand le *Pei-Ho* fut à Port-Saïd, une vérification eut lieu; les deux caisses étaient bien là encore dans la soute aux valeurs; mais elles ne contenaient plus que de la sciure de bois et des rognures de plomb. On finit par s'apercevoir que de nouvelles caisses avaient été substituées à celles qui contenaient les valeurs.

On retrouva le layetier qui avait fabriqué les caisses sur la commande des accusés, on retrouva le lampiste qui leur avait vendu les rognures de plomb, et on acquit la preuve que le soir même les trois accusés se maient l'or à pleines mains, quand ils étaient sans argent la veille.

Cartol, condamné à dix ans de travaux forcés, Baudry et Garrigues, condamnés à huit ans de réclusion, ont persisté dans des dénégations absolues. — Si cela les console, à la bonne heure!

PEIT-JEAN.

LES DIEUX QU'ON BRISE

XLIV

LA VIEILLESSE DE CORNEILLE (1)

Corneille est accoudé la tête entre ses mains.
Pourquoi pleures-tu donc, ô dernier des Romains?
Quelle est cette douleur profonde qui te brise?
Est-ce donc qu'à présent ton siècle te méprise,
Et que lui dont la main jadis te couronna
Pour fêter *Andromaque* ait oublié *Cinna*?
Ce n'est pas seulement le poète qui pleure!
C'est le père qui souffre au fond de sa demeure,
C'est le père écrasé sous l'affreux coup du sort,
Parce que son enfant qu'il adorait est mort.
Il était officier et s'en allait naguère,
Joyeux et confiant, demander à la guerre

(1) Cette pièce de vers a été dite hier à la Comédie-Française, avec un admirable talent, par Mlle Sarah Bernhardt qui faisait sa rentrée après une cruelle maladie.

D'ajouter aux lauriers que son père portait
Les lauriers du combat où l'espoir le jetait.
E. Corneille disait :

« — Il reviendra sans doute.
« Invaincu! mes héros lui montreront la route!
« J'ai droit de le rêver illustre et triomphant :
« Il fera son devoir puisqu'il est mon enfant!
« Puis Horace et le Cid se connaissent et la gloire.
« Il apprendra de l'un à gagner la victoire,
« Et l'autre lui criera : C'est là qu'il faut frapper!
« Mes fils, pas un de vous n'ose s'en tromper,
« Et puisqu'à vos hauts faits le monde s'émerveille,
« En échange, illustrez l'héritier de Corneille! »
Van espoir. Les héros qu'il avait enfantés
Moururent ce grand cœur qui les avait portés
Et Corneille reçut la nouvelle fatale.

C'était l'heure où la veff eu-cement l'raie
F'appait sur le vieillard de tous abandonné.
Le théâtre où jadis il avait rayonné
L'oubliait; on disait : « Le bonhomme Corneille! »
La foule à ses beaux vers ne prêtait plus l'oreille;
Bileau d'une épigramme en plein cœur l'atteignait,
E. s'ajoutant aux coups dont le vieillard saignait,
Pour le meurtrir encor, la pauvreté, semblable
A ces pâles démons inventés par la fable,
Metait ses doigts crochus sur le grand homme; enfin
C'était l'heure où Corneille avait mourir de faim!

Et voilà que soudain l'effroyable tempête
Érasait à la fois le père et le père.
Ce n'était pas assez des fils de son cerveau :
Non, il fallait encore par un malheur nouveau,
Que le fils de sa chair, le dernier de sa race,
Tombât comme le Cid et mourût comme Horace.

En bien, je crois pourtant que Dieu le consolait
Quand jadis le Très-Haut près de lui rappela
Son prophète, il permit à son élu Moïse
De jeter un regard à la Terre Promise!...
Peut-être qu'à cette heure où Corneille pleurait
Sous les coups du destin qui le désespérait,
Peut-être Dieu, sortant l'avenir de ses voiles,
Fit-il voir au poète un ciel peuplé d'étoiles!

Et tu pus voir ton nom, Corneille, rayonner
Et tel qu'un aigle immense avec orgueil planer,
Si bien qu'un autre non n'aurait effacé presque,
Tant le tien a produit une ombre gigantesque!
Le fils où revivait ton cœur fier et puissant
N'avait-il pas payé son amende de sang,
Celle que tout soldat, quand la France est meurtrie,
Dit, sans récriminer, verser pour sa patrie?
Eh bien, toi, tu devais ton tribut au malheur!
On achète la gloire à force de douleur.
L'outrage n'est jamais une chose qui tue,
Et c'est le piédestal qui grandit la statue!

Ta velle pleurant en pleine pauvreté,
Ton nom étincelant par la ville insulté,
Racine t'écrasant de sa gloire nouvelle,
Louis le Grand laissant la misère cruelle
Entrer injustement dans ton logis désert,
Même ce dernier trait dont ton cœur a souffert,
Ton enfant bien-aimé tué dans la bataille,
Maître, c'est le revers de ta grande médaille!
La légende a fleuri sur ton front rayonnant,
Et comme tout cela t'a hussé maintenant!
Peut-être parais-tu le plus grand de la France,
Parce que ton génie est doublé de souffrance!
Qu'importe le dédain de ton siècle changeant!
C'est pour lui, non pour toi, qu'il nous s' mole outrageant!
On t'a rendu bien plus pour un affront si mince.
« — Si Corneille vivait, j'en aurais fait un prince, »
Disait un conquérant quand il parlait de toi...
L'avenir a fait mieux, Corneille. Il t'a fait roi.

6 juin 1877.

ALBERT DELPIT.

SALON DE 1877

VI

MM. Lucien Mélingue. — Gaston Mélingue. — Laugée. — Georges Laugée. — Brehan. — Toudouze. — Gœneutte. — Béraud. — Grandjean. — Billavoine. — Bacon. — Maurice Leloir. — Valancienne. — Eugène Claude. — Verhas. — Mme L. Enaut. — M. Roussy. — Laborne. — Chabot. — Bin. — Roullet. — J. Noël. — Charney.

L'HEUREUSE catastrophe du 9 thermidor mit fin à la dictature qui avait érigé en principe formidable la violence et la cruauté. S'aidant de la Commune, Robespierre et ses complices tentèrent en vain de reconquérir le pouvoir et de mettre, à leur profit, la Convention en péril; l'opinion n'é-

tail plus avec eux, et la foule applaudit à leur chute, d'abord, et bientôt à leur juste supplice.

M. Lucien Mélingue a représenté l'un des épisodes les plus émouvants de cette partie de notre grand drame révolutionnaire. C'est celui où, après avoir essayé sans succès de se donner la mort, transporté blessé dans la salle du Comité de salut public, Robespierre, étendu sur une table, est exposé aux regards de sectionnaires et d'hommes du peuple en armes : tous l'insultent, l'outragent ou le raillent; chacun comprend que l'horrible système dont il s'était fait l'organisateur orgueilleux et sanglant, va tomber avec lui. Il est vêtu d'un habit bleu, — le même qu'il portait peu de semaines auparavant à la fête de l'Être suprême, — de culottes de nankin, et, dans le désordre de la journée, ses bas blancs sont tombés sur ses souliers, laissant les jambes à nu. On le voit en raccourci, de gauche à droite, les pieds en avant, la tête soutenue par un carton de bureau. Sur le sol, aux pieds de la table que recouvre en partie un tapis vert, des papiers épars, une écriture; à gauche, dans l'angle, le brancard qui a servi au transport du scélérat. A droite, assis près de l'embranchure d'une fenêtre, trois hommes; eux aussi arrachés violemment du pouvoir, on va les traîner tout à l'heure devant le tribunal où ils ont envoyé tant de victimes; l'un d'eux, Saint-Just, calme et impassible, les poings sur les genoux, regarde le spectateur; l'autre, Dumas peut-être, les bras croisés, une jambe sur l'autre, affecte un d d'in théâtral; un peu en arrière, le troisième, ou Payan, ou Coffinhal, ou Fleuriot, se tient la tête basse. Deux gendarmes les observent. La foule des gardes nationaux et des ouvriers est à gauche, groupe bien fourni, solidement noué, varié de costumes et de gestes, mais d'une parfaite unité d'intentions, chaque personnage exprimant le même sentiment, suivant son tempérament, sa situation sociale, son éducation. Au fond, une grande porte ouverte, et des figures qui vont, viennent, s'agitent.

Ce tableau est fort remarquable. On y relève en grand nombre des mérites d'un ordre sérieux et distingué; on y chercherait inutilement des erreurs graves et fâcheuses. La critique qu'on en peut faire, se plaçant à un point de vue général, est celle-ci : au dessin ordinairement correct et serré, à la couleur qui a de la vérité et de la puissance, à la facture toujours consciencieuse, il eût fallu joindre la fermeté souple et aisée que donne l'expérience. On sent un esprit et une main habiles et indécis à la fois, jaloux de bien faire, arrivant à bien faire sans doute, mais sans posséder toutes les ressources du métier. Aussi, de tant de soins également et partout répartis, il résulte un peu de froideur. C'est là des semblants d'improvisation, des hardiesses, des soudainetés, des sacrifices adroits, un abandon calculé, et l'œuvre gagnait beaucoup en mouvement, en accent, en énergie expressive. Quoi qu'il en soit, cette peinture a été pour nous tous le sujet d'un réel étonnement. M. Mélingue s'était fait connaître par des compositions de petite étendue, ingénieuses, intelligentes, il est vrai; mais, sans leur faire tort, aucune n'annonçait une ambition démesurée, ne faisait prévoir que le peintre dût sitôt aborder les vastes entreprises, et, surtout, y réussir. Qu'on en soit assuré, on n'atteint pas un résultat pareil sans beaucoup de travail et d'études. C'est pourquoi, persuadé que le temps et la réflexion fortifieront promptement les qualités de l'artiste de ce qui peut leur manquer encore, nous attendons sans appréhension M. Lucien Mélingue à une seconde tentative. Le jury a récompensé l'auteur de ce beau tableau d'une première médaille, et tout le monde, amateurs et artistes, loin de contredire une aussi haute distinction, s'accorde à l'approuver sans réserve.

M. Gaston Mélingue, frère de l'artiste dont on vient de parler, a exposé un *Dîner chez Molière, à Auteuil*, qui ne comportait point le vaste développement de toile dont l'a trop généreusement gratifié le peintre. Il en résulte que les proportions du cadre excédant l'intérêt du sujet, l'idée de la composition s'égarait et se noie dans une étendue absolument inutile. Ceci dit, M. Gaston Mélingue a rempli sa grande toile de personnages dont il a soigné le geste, l'attitude, l'expression, le costume, le dessin, la facture, de manière à éveiller la curiosité du visiteur et à la satisfaire, et la couleur est éclatante et vivace malgré quelques teintes — dans les ombres principalement — dont la justesse, à mon avis, est contestable.

J'aime beaucoup le *Cierge à la madone*, de M. Laugée, d'une belle et riche couleur, d'une naïveté bien

vraie d'allures et de sentiment. A mesure qu'on l'examine plus attentivement on sympathise davantage avec cette peinture simple, sincère et bien ordonnée. Je ne dis rien de plus; il y a longtemps que M. Laugée est entré dans le succès, non le succès vif et bruyant de la popularité, mais celui, souvent plus durable, qui réunit l'estime de gens peu d'accord d'habitude sur les choses de l'art. Le fils de l'auteur du *Cierge à la madone*, M. Georges Laugée, débute avec un tableau villageois, le *Reas des moissonneurs*, qui rappelle la manière de M. Laugée père, il y a une quinzaine d'années. Nos bons souhaits à ce nouveau venu, et nos compliments : sur ce premier ouvrage, sans complaisance, on peut conjecturer un heureux avenir.

L'adoration des mages est un thème sur lequel, dans tous les temps, toutes les écoles ont exécuté de nombreuses variations. A son tour, M. Breham, jeune peintre d'audace et de savoir, a voulu l'entreprendre. La palette de M. Breham penche trop au noir; la Vierge, assise à gauche, n'est pas non plus ce que j'aime le mieux. Mais le groupe des trois rois prosternés de profil, tendant vers le petit Jésus leurs mains chargées de présents, étalant à grands plis les riches étoffes de leurs vêtements épais et ramagés, est un morceau original, bien composé et bien peint. Il faut encourager les jeunes gens qui préfèrent les labeurs difficiles aux mièvreries spirituelles, aux fades malices à la mode; aussi, sans pousser trop à fond l'examen, on doit de légitimes louanges à un travail de cette importance et de ce style, conduit dans toutes ses parties au moins avec conscience, dans quelques-unes avec un talent qui a déjà de la force.

Nous avions vu, l'année dernière, à l'École des Beaux-Arts, le tableau de M. Toudouze, intitulé la *Femme de Loth*, vaste composition qui complétait la série des envois réglementaires auxquels le titre de pensionnaire de notre Académie de Rome obligeait le jeune peintre. Mais alors plus d'un endroit était resté à l'état de simple ébauche. En y mettant la dernière main, l'artiste a modifié son œuvre dans des parties importantes. Ce qui n'a pas lieu de surprendre : les ouvrages d'imagination, je parle des meilleurs, une fois terminés, peuvent sembler avoir été conçus d'un seul trait de lumière, faits d'un seul jet; ils ont pourtant subi bien des changements, souvent de profonds, d'un caractère tout à fait radical, avant de revêtir leur forme définitive. Parfois rien ne ressemble moins au brouillon d'un livre, au scénario d'un drame, à l'esquisse d'une peinture que cette peinture, ce drame ou ce livre conduits jusqu'à leur entier achèvement.

Donc, la composition que M. Toudouze expose aux Champs-Élysées n'est pas exactement celle qui figurait parmi les derniers envois de Rome. Le pêle-mêle des morts et des mourants gisants au centre de la toile n'a pas beaucoup varié; c'est le même entassement de jambes, de torsos, de têtes, de draperies d'une couleur pleine d'éclat, d'une facture forte et étudiée; sauf, cependant, qu'à droite il y a un cadavre de moins, et, de l'autre côté, une mère élevant son enfant à bout de bras, a également disparu. Et puis, M. Toudouze a écroulé la voûte longue, massive et sombre sous laquelle s'engageaient Loth et ses filles; or, le groupe est visible à présent qu'il fuit ce lieu d'effroi et d'angoisse, découpant sa brune silhouette sur la campagne dont la verdure rafraîchit la tonalité aride de l'ensemble, et, à gauche, dans ce coin dégagé, le peintre a pu monter jusqu'au bord du cadre les terrasses de la ville punie qu'on ne voyait pas auparavant. Enfin, un des anges messagers de la colère de Dieu pesait sur l'œuvre d'un poids inutile; l'artiste l'a supprimé. Pénétrant dans les détails, on pourrait signaler d'autres améliorations encore; cependant, forcé d'abrégier ma tâche, je me borne à constater les réels progrès que M. Toudouze a réalisés sur cette œuvre d'un grand souffle biblique, d'un style un peu abrupt, mais décoratif. Le public, distrait par le tapage de couleurs voisines, inconvénient de toutes les expositions, ne l'a peut-être pas assez remarquée, ni appréciée avec toute l'équité possible. En revanche, l'examen éclairé et approfondi du jury lui a été sérieusement favorable, et voilà pourquoi, j'en félicite M. Toudouze, des efforts dignes d'être encouragés, vraiment méritoires, en dépit de l'indifférence des uns, des violentes critiques des autres, ont été récompensés comme ils devaient l'être.

Il y a de bonnes petites qualités et beaucoup de jolies intentions dans le tableau de M. Gœnute, l'Appel des balayeurs et le Boulevard Rochechouart. — Le

Dimanche près de Saint-Philippe-du-Roule, par M. Béraud, en contient d'aussi nombreuses et, je crois, de plus robustes, surtout dans les noirs, très-intenses, très-riches. Cette supériorité en vaut bien une autre. Mais le peintre semble regarder la réalité des personnes et des choses à travers M. de Nittis, qui, en tous cas, a deviné la voie, et cela lui nuit un peu dans l'estime des connaisseurs. Il faut rester chacun chez soi. Lui aussi, M. Grandjean, marche dans l'ombre de quelqu'un, de M. Maxime Clude, dont il n'a pas la légèreté de touche, la souple précision, la vérité délicate et choisie. Qu'il cherche, et il trouvera, j'espère, ce que découvrent les hommes de bonne volonté et d'étude, un terrain que d'autres n'ont pas encore retourné. Dieu merci, dans la même mine toutes les veines ne se ressemblent point. L'*Avenue du bois de Boulogne*, au demeurant, est une toile agréable. Un artiste qui a fait un bon pas, un pas en avant s'entend, c'est M. Ballavoine. Ses deux tableaux, *Plaisirs d'été*, la *Bouderie*, sont fort plaisants. Le premier surtout, pour l'imprévu de la mise en scène et le charme du ton, recueille les suffrages des visiteurs, et parmi les moins commodes à satisfaire, pas un, par exemple, ne trouve à reprendre au canotier assis dans sa barque, au premier plan, et vu de dos. Certes, ce morceau de peinture est excellent et mérite bien des éloges, doux régal pour un artiste.

Contentons-nous de signaler le tableau de M. Bacon, *En pleine mer*; le *Robinson*, de M. Maurice Leloir; le *Panier de fruits*, de M. Vallancienne; les *Asperges*, de M. Claude; *l'Inondation*, de M. Verhas. Quoi encore? *La Première prière*, de M^{me} Louis Écault; la *Nature morte*, de M. Roussy; la *Fête de Saint-Germain*, de M. Laborne; le portrait de M. Bellot, par M. Chalot, et le portrait de M. Mallet, par M. Bin, et les cadres de M. Rouillet, et celui de M. Jules Noël. Que de noms, que de titres se pressent sous la plume!

Mais il est un artiste que je ne veux pas tarder davantage à applaudir, car celui-là, aujourd'hui le premier de son groupe, réunit à la grâce et à la séduction de la palette, au choix du décor et des personnages, l'attrait de la sincérité et le charme toujours nouveau de l'étude de la nature. C'est de M. Charnay que je parle. Vous avez vu sans doute ses *Derniers beaux jours*. Est-il assez agréable ce délicieux tableau! On y est, on s'y meut, on y vit. Que de délicatesse et que d'esprit! La jeune femme habillée de gris, avec agréments ponceau; celle, en robe noire, qui pousse la barque, et les enfants portant des engins de pêche, et les promeneurs de la rive, comme tout ce monde est de bonne compagnie et bien chez lui! Et le château, à droite, à bon air, au fond, à travers les grands arbres dépouillés par l'automne, qui l'entourent de loin avec une sorte de déférence respectueuse; et les feuilles restées aux branches, jaunes, agitées, brillantes comme autant de papillons d'or; et les canards et les cygnes qui s'ébattent dans l'eau transparente, et tout enfin compose un ensemble de vie moderne, d'intimité contemporaine exquis à force de vérité et d'harmonie. C'est le meilleur tableau que M. Charnay ait jusqu'à présent fait connaître. Jamais le peintre n'avait bu dans son verre — un verre bien à lui — de vin plus fin et plus délectable.

OLIVIER MERSON

THÉÂTRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Le Marquis de Villemor*. — VARIÉTÉS : Représentations par les artistes du Palais-Royal. — PALAIS-ROYAL : *la Boîte à Bibi*, folie-vaudeville en trois actes, par MM. Duru et Saint-Agnan Cholier.

DE toutes les pièces de George Sand, *Le Marquis de Villemor* est une des mieux composées et celle qui a joui du succès le plus prolongé. Ce n'est peut-être pas celle que je préfère, mais mon goût personnel n'a que faire ici. Après avoir épuisé pendant plusieurs années les applaudissements du public de l'Odéon, cette heureuse pièce entre aujourd'hui dans le panthéon de la Comédie-Française, où elle avait été précédée par le *Mariage de Victorine*.

Le Marquis de Villemor sert de début, ou, pour parler plus exactement, de rentrée à M. Worms. J'aurais voulu pour lui un rôle moins chagrin, moins sombre que celui d'Urbain; mais, une fois le caractère adopté, on conviendra qu'il était impossible d'en tirer meilleur parti. Les scènes de passion, — surtout celle du troisième acte, entre les deux frères, — ont été enlevées comme des airs de bravoure. M. Worms, dont le succès était prévu, rendra de précieux services au Théâtre-Français, au moment où l'emploi des *jeunes premiers* est sur le point d'échapper aux mains de M. Delaunay. Il a une originalité propre, une énergie sympathique, et, par-dessus tout, une habileté qu'on ne saurait dépasser. Il est la plus complète incarnation du comédien.

Dans le rôle du duc d'Aléria, M. Delaunay a tenu ce qu'on attendait de lui. Étourderie, gaieté, entraînement, il a eu tout cela, et même l'imperfection, — dont George Sand a prodigué les doses, quelquefois hors de propos.

M^{lle} Croizette a fait de Caroline une de ses créations les plus méritantes. Après les tempêtes du *Sphinx* et les écarts de *l'Étrangère*, on n'attendait d'elle ni cette chasteté, ni cette émotion contenue.

M^{me} Madeleine Brohan est une mère impossible; je m'entends : on ne se sacrifie pas de la sorte, on n'abdique pas à ce point. A qui croit-elle faire illusion? La pièce perd en réalité avec une marquise de cette fraîcheur et de cette grâce.

Pour M^{lle} Reichemberg qui joue Diane de Xaintraillies, à la bonne heure; jeune fille et jolie, elle ne sort pas de son emploi.

M^{me} Ponsin (M^{me} d'Arglade) a un rôle odieux dont elle cherche à faire un rôle spirituel et comique, ce dont on doit lui tenir compte.

Inutile de dire que Barré et Thiron, l'un avec sa rondeur, l'autre avec sa finesse, accusent d'un trait juste les deux physionomies du baron de Dunières et du domestique Peyrade.

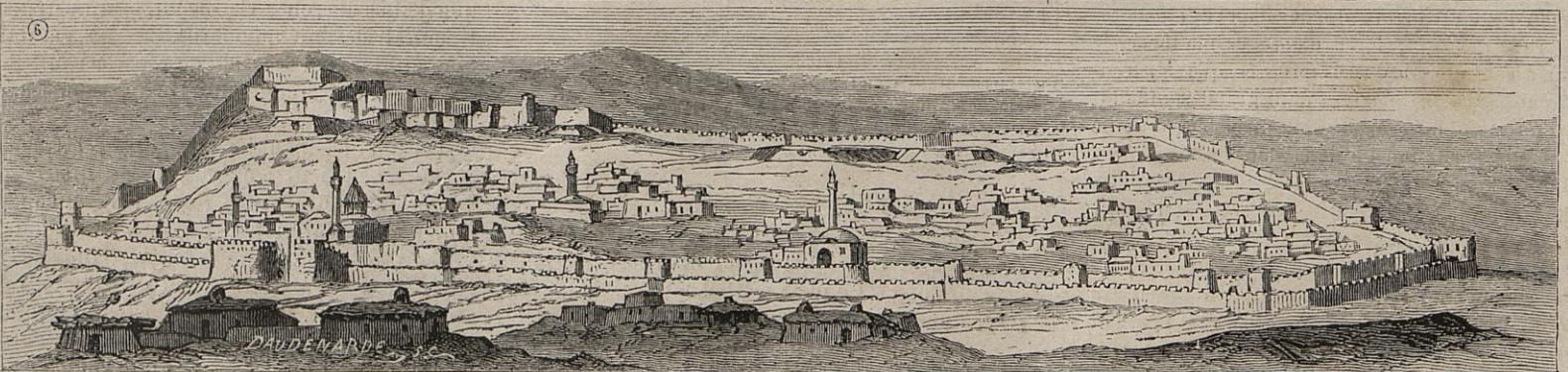
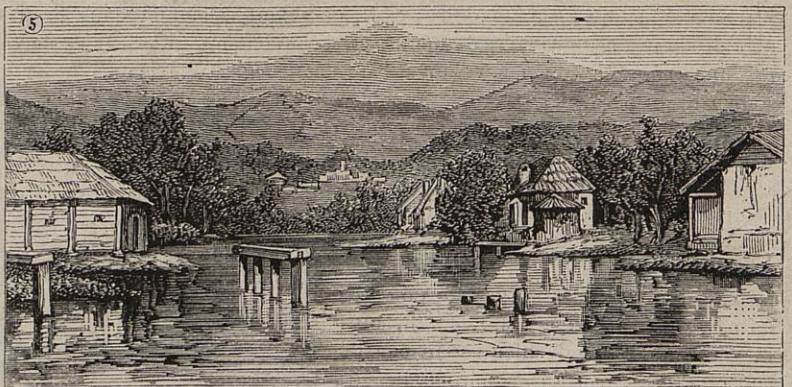
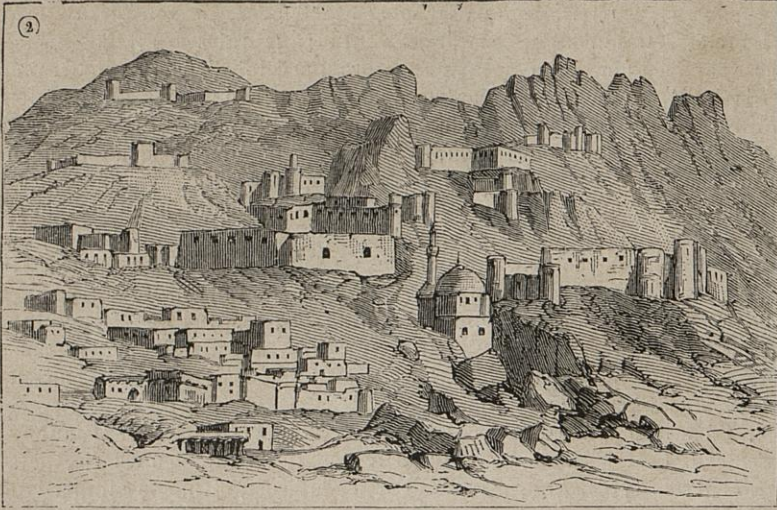
O bizarrerie! Pendant que plusieurs théâtres, redoutant les feux de l'été, mettent la clef sur la porte, le Palais-Royal, ce présomptueux, occupe deux scènes, la sienne d'abord et, en même temps, celle des Variétés. Il se propose d'y passer en revue les principaux ouvrages de son répertoire, et, pour commencer, il a repris *Un pied dans le crime*, un des bons vaudevilles de MM. Labiche et Cholier, mené grand train par Geoffroy, Lugnet et Lassouche.

Au Palais-Royal, celui du jardin, je retrouve un autre Cholier avec *la Boîte à Bibi*, une nouveauté, un succès.

La Boîte à Bibi, c'est comme qui dirait la *Niche à Médor*. Bibi, c'est M. Arthur; la boîte est une armoire où la baronne Henriette de Groslait l'enferme, chaque fois qu'elle entend sonner le baron, son mari. Après une suite d'incarcérations, Bibi se fatigue de ce rôle de porte-manteau; il décide de faire une fin et se propose de prendre pour femme légitime M^{lle} Roquillon, fille de M. Roquillon. On ne saurait s'imaginer la fureur de la baronne de Groslait, — non plus que celle de M^{lle} Vérandah, une cocotte qui jette feu et flammes, et qui est un peu la maîtresse du baron. Toutes deux n'ont qu'une idée : la confusion de l'infidèle Bibi. Cette fois, c'est au tour de Vérandah d'enfermer Bibi dans sa boîte, c'est-à-dire dans l'armoire; elle l'y enferme si bel et si bien que, pour le délivrer, la baronne Henriette de Groslait est obligée de s'adresser à M. Roquillon, lequel ne trouve rien de mieux que d'aller chercher Cassegoul, — un serrurier sentimental, devenu amoureux de M^{lle} Vérandah depuis qu'il a eu l'occasion de réparer son balcon.

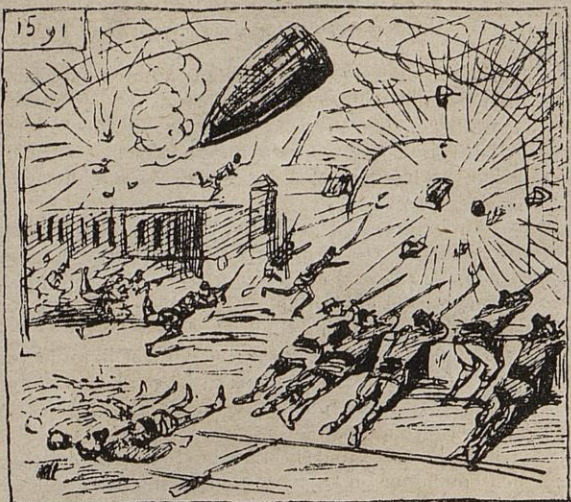
A partir de ce moment, il faut renoncer à raconter la pièce; c'est un jeu de cache-cache sans trêve, dans lequel les meubles, les portes, les fenêtres, la cheminée, jouent leur rôle autant que les personnages. Henriette a des regrets, Vérandah des inquiétudes, le baron des soupçons, Roquillon des surprises, Cassegoul des désespoirs, Arthur des alertes, et toujours des alertes. En fin de compte, tout s'arrange; l'action cesse de tourner sur elle-même comme un toton; — mais Bibi restera garçon, et je crains bien qu'il n'ait fait ce changer de boîte.

C'est Brasseur, c'est Lhéritier, c'est Gil-Pères, c'est M^{lle} Faivre, qui se sont chargés de la fortune du vaudeville de MM. Duru et Saint-Agnan Cholier.



1. Vue d'Erzeroum et des fortifications nouvelles du côté du Palan-Teuken Dag. 2. Vue générale de Bayazid et du mont Ararat. 3. Vue du château de Bayazid.
4. Sur la rivière, à Souchoum-Kalé. 5. Hassan-Kalé, point stratégique sur la route de Kars, à Erzeroum dans la vallée de l'Araxe. 6. Vue de Kars du côté S.-E. incendié récemment par les Russes.

LE SALON DE 1877 PAR CHAM



1591. — M. NEUVILLE. — Une gare. — Gare la bombe! N'a pas manqué le train encore cette année-ci! Heureux artiste!



353. — M. CABANEL. — Quelle tête, cette Lucrèce! Monsieur Tarquin, vous êtes sans excuse!



243. — M. BONNAT. — Portrait de M. Thiers. Le peintre le sachant très-actif, lui a donné une toile dans laquelle il peut se donner de l'exercice.



2041. — M. TOUDOUBE. — Sur la recommandation d'un ange, M^{me} Loth, atteinte d'une forte anémie, se rend sur les bords de la Garonne, où elle fonde le département de Loth-et-Garonne.



1475. — M. MÉLINGUE. — Du bon dans ce Robespierre; il n'est donc pas ressemblant?



275. — M. BOULANGER. — Boulanger revenant de cuire son pain.



1047. — M. HENNER. — Commandé pour une salle à manger.



1415. — M. MANET. — Hamlet, par M. Manet. — Le plus fou des deux n'est pas celui qu'on pense.



3731. — M. GUSTAVE DORÉ. — La Parque renonçant à couper le fil du succès de Gustave Doré, représenté par l'amour de l'art.



965. — M. GOUPIL. — La visite de condoléance. — Témoinne à une dame tous ses regrets de ne pas lui voir les mains plus propres.



926. — M. GIDE. — Louis XI adore sa casquette pour rompre en visière avec les libres penseurs.



2114. — M. VIBERT. — Lui savoir gré par ces temps de libre pensée d'avoir fait œuvre pie.

Soyez certains que *la Boîte à Bibi* tiendra l'affiche jusqu'à l'automne.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Raffaëlo le chanteur*, opéra-comique en un acte, de MM. Hi polyte Ryon et Legentil, musique de M. Villent-Bordogini (28 mai); *La Promesse d'un autre*, opéra-comique en deux actes, de M. D'ifresne, musique de M. Decourcelle (28 mai); *Après Fontenoy*, opéra-comique en un acte, de Galoppe d'O quaire, musique de M. J.-B. Wékerlin (28 mai). — Statistique. — M. R. Wagner à Londres.

Le Théâtre-Lyrique est entré en vacances pour trois mois. Cette douceur, que nous lui envions, il l'a, d'ailleurs, bien méritée, comme nous l'allons démontrer tout à l'heure.

Mais, au moment d'éteindre son gaz, le Théâtre-Lyrique nous a encore donné trois pièces nouvelles, en une soirée. Ce « spectacle coupé », comme on dit, a été froidement accueilli du public et assez malmené par la presse. Nous ne voulons, quant à nous, que prendre note de ces opéras d'arrière-saison; ils sont déjà trop loin dans le passé pour nous induire à des analyses détaillées.

Le rideau s'est levé et deux femmes, dont une habillée en homme, nous ont joué une saynète qui a nom *Raffaëlo le chanteur*. On y a reconnu la situation principale du *Passant*, de M. Coppée, exploitée, il est vrai, avec moins de bonheur. La musique, qui s'annonçait assez bien par l'ouverture, a ensuite paru fade et sans expression. Il ne sera guère possible d'en sauver qu'une ballade en manière de déclaration chantée par le troubadour à la châtelaine, c'est-à-dire par M^{lle} Perret à M^{lle} Belgirard.

Puis est venue *La Promesse d'un autre*. Il a fallu au librettiste deux actes longs et diffus pour prouver cette vérité, d'ailleurs reconnue, que l'amour naît parfois de la jalousie. Un jeune seigneur se refuse à épouser sa cousine, jusqu'à ce qu'il la voie sur le point de donner sa main à « un autre », qui est un très-riche, mais très-ridicule armateur hollandais. Alors il tombe à ses pieds, et devient son mari. C'est là toute l'histoire. La partition, d'une prolixité regrettable, et qui surabonde de mélodies oiseuses, est l'œuvre d'un homme du monde (d'ailleurs ancien élève d'Halévy), qui se consolera de sa déconvenue par des succès de salon. Les chanteurs ont déployé encore plus de zèle que de voix; et M^{lle} Girard s'est fait chaudement applaudir dans un air à roulades.

Après Fontenoy est un petit opéra venu très à propos pour embellir le répertoire des casinos de bains de mer, en attendant qu'il soit repris cet automne au Théâtre-Lyrique. M. Wékerlin, qui en a écrit la partition, est un musicien instruit, très-expert surtout dans l'art de traiter l'orchestre. Il n'avait rien donné au Théâtre-Lyrique depuis *l'Organiste dans l'embarras* (qui est du printemps de 1853); mais il n'a cessé de composer de la musique dans tous les genres. Outre de grandes odes-symphonies telles que *l'Inde* et *les Poèmes de la mer*, on lui doit la réédition de quantité de chansons du temps jadis, travail d'archéologue et de curieux, où il a mis en œuvre les connaissances spéciales qu'il possède dans la matière. M. Wékerlin occupe actuellement l'emploi de bibliothécaire du Conservatoire. Il fallait un savant pour cette place, et c'est un savant qui l'obtint.

J'en reviens à la première phrase de cette chronique: « Le Théâtre-Lyrique a bien gagné ses vacances. » En effet, depuis le 5 mai 1876, qui est le jour de sa résurrection, voici les opéras nouveaux ou anciens qu'il nous a fait entendre (la nomenclature est un peu longue, mais c'est justement ce que nous voulons démontrer):

Dimitri (5 actes); *une heure de mariage* (2); *les Rendez-vous bourgeois* (1); *le Sourd* (3); *le Magnifique* (1); *Obéron* (3); *le Maître de Chapelle* (1); *le Bouffe et le Tailleur* (1); *Giralda* (3); *les Charmeurs* (1); *le Tableau*

parlant (1); *Paul et Virginie* (3); *Richard Cœur-de-Lion* (3); *le Barbier de Séville* (4); *les Troqueurs* (1); *Martha* (4); *le Timbre d'argent* (4); *le Bravo* (3); *Raffaëlo* (1); *la Promesse d'un autre* (2); *Après Fontenoy* (1).

Soit 47 actes donnés en 329 jours.

C'est exactement un acte copié, appris, répété, mis en scène, et joué tous les sept jours.

On peut s'amuser à faire de l'arithmétique sur les répertoires des autres théâtres, je ne crois pas qu'on arrive à constater de tels prodiges d'activité. Et de tels chiffres ont l'éloquence d'un plaidoyer de Démosthènes revu par Cicéron, et débité par M. de Lamartine.

— A la fin, tout se découvre...

Il y a un mois environ, M. Richard Wagner était à Londres, où il donnait plusieurs concerts de sa façon. La presse avancée (musicalemment parlant) en avait fait l'annonce, durant une partie de l'hiver, et si bruyamment que c'était déjà à se boucher les oreilles. Les coups de grosse caisse avaient précédé de plusieurs semaines le premier coup d'archet, ce qui ne peut pas s'appeler aller en mesure.

Enfin le festival a lieu, à la suite duquel il se fait un grand et subit silence!...

Vous devinez ce qui était arrivé. Je l'avais bien pressenti, de mon côté, sachant que les Anglais sont plus fins dilettantes que ne le voudrait la légende. Voici d'ailleurs qui tire les choses au clair: c'est une correspondance adressée de Londres au *Fremdenblatt*, de Berlin; la traduction nous en a été fournie par un obligeant confrère (lisez, *if you please*):

« Déjà, en 1853, l'auteur du *Tannhauser* a fait entendre ici ses œuvres; mais il y reçut un accueil fort peu amical.

« Il n'en est pas moins revenu aujourd'hui au milieu de nous; c'est principalement pour faire de l'argent, et combler le déficit de l'entreprise de Beyreuth.

« La vaste salle d'Albert-Hall était, en effet, assez bien garnie; mais l'auditoire se composait en très-grande partie des compatriotes du maestro. L'accueil fut d'abord enthousiaste, et se maintint à cette hauteur pendant la première partie du concert, bien que la personne même de Wagner ne jouisse pas ici de beaucoup de sympathie. Son extérieur chétif n'a rien d'imposant; et, de plus, le public ne lui pardonne pas la façon venimeuse et sans égard dont il critique les compositeurs les plus renommés.

« Lorsqu'on aborda les morceaux de *l'Or du Rhin*, le public se refroidit aussitôt très-sensiblement, et, somme toute, cette œuvre fit un *fiasco* si complet que plus de la moitié des auditeurs quittèrent bruyamment la salle bien avant la fin. »

Voilà qui est assez catégorique, comme on peut le voir, et cette lettre dégage un fumet de sincérité, encore que, publiée dans un journal allemand, elle puisse être suspecte quant à ses parties élogieuses.

La même feuille berlinoise nous apprend qu'au concert suivant, donné en présence du prince de Galles, le public fit encore deux parts de ses démonstrations: après avoir applaudi les premiers morceaux du programme, il quitta précipitamment ses stalles aussitôt que commença *la Walkyrie*.

Ces bons Anglais! Ils n'ont pas tiré les premiers, cette fois; du moins, ils ont tiré juste.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — L'abondance de nos matières nous force à remettre à l'italienne le compte rendu de la *Pazza della Regina*, partition italienne découverte et mise au jour par notre confrère A. Gouzien, du *Journal de Musique*.

AVIS

A notre grand regret, nous sommes obligés de remettre la partie récréative, que nous savons très-guâtée par un grand nombre de nos lecteurs. Mais on ne perdra rien pour attendre, et c'est par une surprise que notre zélé et spirituel collaborateur M. Sabel reprendra sa très-intéressante série. Que les amateurs aiguissent leur sagacité pour le centième problème!

MODES NOUVELLES

Nous venons de faire visite au premier magasin de tissus haute nouveauté. Nous avons vu les étoffes les plus charmantes et en même temps les plus solides.

La saison que nous traversons n'étant pas riche en soleil, les lainages et les gros tissus de soie sont choisis de préférence.

Dans une expédition faite à S. M. la reine de Portugal, nous avons aperçu deux costumes en cachemire de l'Inde, l'un pensée et l'autre gros vert, puis plusieurs robes en beau et bon foulard de l'Inde en dessins choisis et d'un grand bon goût.

M. Lehoussel possède, couché sur son livre de vente, que nous pouvons appeler son Livre d'or, le nom de toutes les têtes couronnées et de toute la noblesse française et étrangère.

Dans le magasin de l'Union des Indes, la visiteuse ne peut manquer de trouver tissu ou nuance à son goût; l'embarras du choix seul existe, éblouie qu'elle se trouve par tous ces échantillons magnifiques.

Les foulards unis font en ce moment fureur contre les dessins.

Le cachemire de l'Inde, dont M. Lehoussel a seul le dépôt en Europe, se fait aussi exclusivement en uni; c'est un magnifique tissu pure laine, garanti excellent comme teint et qualité; il a obtenu la médaille d'or, et sa marque de fabrique et de garantie est la lisière chinée à jour qu'il faut toujours exiger.

Nous vous engageons, chères lectrices, à demander la collection d'échantillons à M. Lehoussel, propriétaire de l'Union des Indes, rue Auber, 4, à Paris, qui vous l'enverra immédiatement, surtout si vous voulez vous recommander du *Monde illustré*. — ÉLISE DE MARCOIS.

En parlant pour la campagne, n'oubliez-vous rien? Songez à l'indispensable boîte de mercerie préparée par la *Ville de Lyon*; elle contient une foule de choses qui vous feraient grandement défaut.

Songez aussi aux gants de Saxe, aux gants Joséphine de la *Ville de Lyon*, et ne vous laissez pas tenter par le bon marché ruineux de la ganterie des magasins de nouveautés, gants banals qui ne vont à personne et dès la première heure se déchirent sur toutes les coutures. Il n'est guère possible de voir, sans se laisser tenter, l'écharpe de blonde brodée, au plissé de dentelle frissonnant tout autour. Rien n'est plus jeune et plus léger. Une parure bien fraîche et bien économique, pour alterner avec le plissé neige en crêpe lisse, c'est la mousseline brodée couleur, qui se blanchit parfaitement. Les balayeuses se font dans le même genre, assorties à la toilette. La dentelle coulur s'emploie à profusion pour garniture de robes de batiste. Les guirlandes de fleurs découpées à jours, sur fond mousse, font le meilleur effet sur la grenadine, la soie et le cachemire des Indes. C'est à la *Ville de Lyon* qu'il faut demander toutes ces garnitures qui donnent tant de relief à la plus simple toilette (6, Chaussée d'Antin).

Concerts — *Radis roses*, *Cœur d'archaïte*, *Peau de satin* polkas, *Lèvres de feu*, *Patte de velours*, valse, font fureur.

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C^e

quai des Augustins, 35.

Pauvres et Mendiants, roman des questions sociales, par G. de La Landelle, 1 vol. in-12. 3 fr. 50
Le Baron d'Aché, par la comtesse de Mirabeau, 2^e édition. 1 vol. in-12. 3 fr. »
La Casa Gioiosa. — *Victorin de Feltro*, par M^{lle} C. Benoit, 1 vol. in-8^o. 5 fr. »
Le Talisman de Marguerite, par Alf. Séguin, 1 vol. in-12. 3 fr. »

RUSSES ET TURCS

LA GUERRE D'ORIENT

Illustrations des Meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La treizième Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : 40 CENTIMES

La Livraison, 10 cent. — La Série, 40 cent.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le Moniteur de l'Épargne, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Cie Coloniale
ENTREPÔT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132

POUGUES ÉTABLISSEMENT THERMAL
ouvert du 1er juin au 15 octobre.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et Cie, 44, rue Lafayette.

LANISINE-MARC
Du Dr TOCHELSON
Ce célèbre antinevralgique russe d'une INNOUOVÉE PARFAITE fait disparaître, en MOINS d'UNE MINUTE les plus fortes douleurs NÉVRALGIQUES, MIGRAINES, MAUX DE DENTS NERVEUX, etc.

Sirope ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE végétal
Soulage inst. guérit GOUTTE et RHUMATISMES. 7e Pharmacie.

MAISON SARAH FÉLIX
PARFUMERIE DES FÉES
GRAND SUCCÈS DU JOUR!!!
POUDRE ET CRÈME DES FÉES
Blancheur de la Peau, Transparence, Éclat, Santé!

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.
VIN AROUD AU QUINA
Et à tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE
LE PORTIFIANT PAR EXCELLENCE

TETES CHAUVES! Découverte
de... sans précédent!
Régousse certaine et ARRÊT des chutes (à forfait). Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

RÉCOMPENSE DE 16.600 FR. Gde MÉDAILLE D'OR.
QUINA-LAROCHE
ÉLIXIR VINEUX aux TROIS Quinquinas.
Paris, 22 et 19 rue Drouot et les pharmacies

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ)
guérit radicalement: Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. 10.

10e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Parait tous les Dimanches
Résumé de chaque Numéro: Bulletin politique, Bulletin financier, Bilans des établissements de crédit, Recettes des ch. de fer, Correspondance étrangère, Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n° sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.

L'ASSOMMÉ 4e ÉDITION
par tout 3 fr. 50
Autrè SAGNIER, éditeur, rue Bonaparte, 31, Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE
Robes, seul dépôt en Europe,
l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU DE ZÉNOBIE
SEULE PARFAITE P'ÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX.
égain, 3, r. Huguerie, Bordeaux.
Paris, TRANEL, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

Advertisement for Crespin Aîné featuring illustrations of sewing machines and text: MACHINES A PLISSER, MACHINES A COUDRE, CRESPIN AÎNÉ, de Vidouville (Manche), dem. à Paris, 11, 13, 15, bd Ornano.

Si vous voulez Jeune et Belle n'oubliez pas que la VELOUTINE VIARD est la seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint: CLAT, FRAICHEUR et VELOUTÉ de la jeunesse: 3 fr. 50, 6 fr. et 10 fr. la boîte.—Parfumerie F. VIARD *, ci-devant pl. du Palais-Royal, actuellement 5 bis, rue Auber.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS Adjon, sr une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 19 juin 1877, d'UN TERRAIN A PARIS, RUE CONDORCET (à l'angle de la rue Rodier)

MAISON A PARIS Fc-MONTMARTRE
A ADJER, sr une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 26 juin 1877. — Contenance: 319 m. 52 c.

VILLE DE PARIS Adj., sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 19 juin 1877, DE 3 LOTS DE TERRAINS au bois de Vincennes: 1er lot, à St-Maurice, av. de Gravelle. Conten.: 743m39.

VILLE DE PARIS TERRAINS, R. St-GERMAIN, 1re série. ADJON, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le 26 juin 1877, de 6 LOTS DE TERRAINS, aux coins des rues de l'Ancienne-Comédie et Grégoire-de-Tours, formant les 1er, 2e, 3e bis, 9e, 8e, 7e lots du plan général.

VILLE DE PARIS ADJON, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 juin 1877, de: 3 LOTS DE TERRAINS situés à Paris (7e arr.) de

VILLE DE PARIS ADJON, sr une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 19 juin 1877, de: 3 LOTS DE TERRAINS situés à Paris (7e arr.) de

MAISON A PARIS, ave d'Orléans, 80 (1e arr.), à aduier, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 26 juin 1877.

VENTE sur licitation, au Palais de Justice, à Paris, le 16 juin 1877, en cinq lots, de: 1o la grande et belle TERRE D'HERMIÈRES

3o MAISON A PARIS
rue Taitbout, 44, à l'angle de la rue de Provence.
Revenu brut: 37,900 fr.

3o PROPRIÉTÉ à Neuilly (Seine), rue Perronet, 72.
Contenance: 2,130 mètres.

4o BELLE PROPRIÉTÉ dite Pavillon de Grammont, à saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), avenue de Boulingrin et place Saint-Germain.

A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE
route de Paris ou du Pecq, 6.
Contenance: 2,184 mètres.

3o Me Mahot-D laquerantonais, notaire à Paris, rue de la Paix, 5;
4o Me Schelcher, not. à Paris, rue l'Épeletier, 18;
5o Me Salmon, not. à Tournan (Seine-et-Marne);
6o A Hermières, pour visiter, à M. Buscot, régisseur de la propriété.

Étude de Me DE BIÈVILLE, avoué à Paris, rue Laffitte, 52.
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le 16 juin 1877, deux heures de relevée,

D'UN HOTEL sis A PARIS
rue Taitbout, n° 59.
Mise à prix: 42,000 fr.

A VENDRE JOLI HOTEL A PARIS, RUE GALILÉE, avec cour, jardin, écurie, remises, etc., près de l'Exposition. — S'adr. à M. Brey, architecte, 71, avenue de Wagram, et à Me MEIGNER, not., r. St-Honoré, 370.

MAISON A PARIS RUE DE SÈVRES, 50
A ADJ GER, même sur une enchère, en la chambre des not. de Paris, le 12 juin 1877. Char. es: 1,339 fr. 75 c. — Revenu: 8,510 fr. — Mise à prix: 80,000 fr. S'ad. à Me HULLIEN, notaire, boul. Haussmann, 81.

Lés Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOUBERT et Cie, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

LE DOCTEUR NICOLAY

DE RETOUR DU NOUVEAU MONDE

Les hommes ont la passion du merveilleux. Dans d'autres temps, celui qui, par son savoir ou ses habiles subterfuges, savait frapper l'imagination par des révélations ou des faits surprenants acquérait vite sur les grands comme sur les petits une grande autorité. De là la puissance des magiciens, devins, sorciers, etc., qui eurent sur les mœurs de certains peuples une grande influence. Aujourd'hui, grâce aux progrès de la civilisation, ces pouvoirs occultes ont sombré avec bien d'autres, mais nous avons gardé pour le magicien et le physicien moderne, une grande admiration et une grande curiosité. Robert Houdin, qui l'un des premiers appliqua la science moderne à ce qu'on est convenu d'appeler la physique amusante, fut en son temps un demi-dieu, et quand, en 1868, le docteur Nicolay, pour faire consacrer dans son pays la réputation qu'il avait acquise dans toutes les cours et chez tous les peuples de l'ancien et du nouveau continent, vint dans la capitale du monde civilisé, au château comme dans les cercles, comme dans le monde et dans son propre théâtre, il eut des débuts des plus retentissants. On se pressait autour de ce diable incarné qui renouvelait les miracles des sages de Pharaon autour de son simple habit noir, et ce magicien des rois fut proclamé le roi des magiciens.

Le grand succès que le *Monde illustré* enregistra alors par deux gravures différentes, une séance aux Tuileries et une autre au camp de Châlons, ne fit que croître; son théâtre fut toujours assiégé par la foule, jusqu'au jour où l'incendie dévora ce refuge de merveilleux. C'était en 1870, la guerre éclatait alors; M. Nicolay, au milieu de son malheur, eut du moins la consolation d'emporter de Paris les mêmes sympathies et les mêmes regrets, qu'il avait remportés de Saint-Pé-



Le docteur NICOLAY, de retour du Nouveau Monde.

tersbourg et de tant d'autres capitales des deux mondes.

Pendant la guerre, le docteur Nicolay parcourut les Amériques et particulièrement le Brésil, donnant des représentations au profit des blessés ou des Alsaciens-Lorrains. Les journaux étrangers nous apportèrent depuis les témoignages de ses sentiments patriotiques. Rien de curieux comme tous ces articles venant du Chili, de Cuba, de la Plata, racontant l'enthousiasme des populations pour le savant physicien, accompagné parfois du théâtre jusqu'à sa demeure, musique en tête, par des milliers de personnes.

Plus tard, c'est au profit des inondés du midi de la France que le célèbre docteur utilisait son talent. La liste est longue des témoignages de distinction que lui valut sa générosité; nous nous contenterons de citer la lettre que lui écrivait le consul général de France à Buenos-Ayres :

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, dans laquelle vous m'exprimez vos remerciements pour mon bienveillant concours à la réussite de la représentation donnée par vous, le 7 août dernier, au profit des inondés du midi de la France, et qui a produit la somme importante de 24,000 piastres qui ont ouvert notre liste de souscription.

« Je suis flatté de l'importance que vous prêtez à mes efforts en cette circonstance; mais vous déplacez les choses quand vous m'attribuez une réussite exclusivement due à votre talent et à la cause toute sainte qui réunissait les Français au théâtre de la Victoire.

« Devant ces deux motifs, mon patronage, pour si dévoué qu'il fût, doit passer inaperçu, et vous me permettez d'en lire la preuve dans votre nouveau triomphe à Montevideo où, certes, je ne me trouvais pas.

« Agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

« Le consul général de France,
« LÉOP. DUDEMAINE.

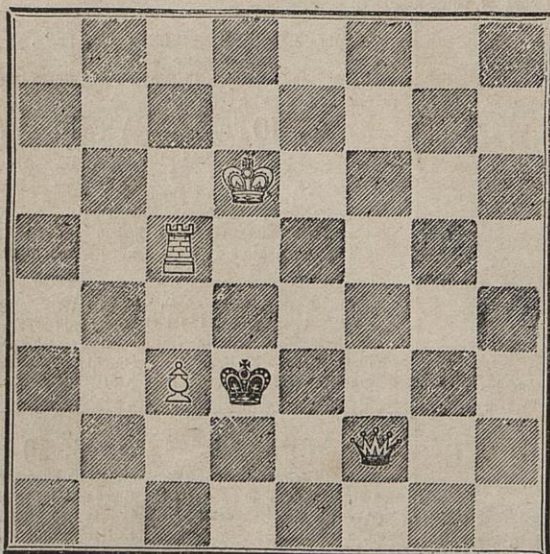
« Buenos Ayres, 8 septembre 1875. »

Les Français de Rosario envoyaient une lettre analogue pour un don gé-

néreux de 8,000 francs; les passagers de Panama à Saint-Nazaire remercient dans les mêmes termes le docteur Nicolay de les avoir rendus généreux en les amusant. Cette fois, la Société de sauvetage en profitait. Bref, d'après une addition que nous avons l'indiscrétion de faire, le célèbre physicien aurait, par le simple effet de sa baguette magique, fait sortir près de deux millions des poches de ses admirateurs pour les malheureux de toutes sortes. Voilà qui mérite bien un petit portrait de bienvenue au *Monde illustré*.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 659, COMPOSÉ PAR M. F. HEALEY



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 657.

- | | |
|-------------------------|----------|
| 1. P 4 C | 1. R 4 D |
| 2. P 5 C | 2. R 5 D |
| 3. P 6 C | 3. R 4 D |
| 4. P 3 R | 4. R 3 F |
| 5. F 4 R, échec et mat. | |

Solutions justes : MM. Quéval; A. Charbonnet; L. de Croze; A. Lansquenot; le café Dumas, à Privas; E. Lafarge; la Réunion des officiers, à Compiègne; le Cercle des Échecs de Chalindrey; le Cercle de Saint-Louis de Gonzague, à Lille; un élève de Brahmin-Moheschunder; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Boule d'or; le Cercle de Firminy; Ajax et Polyphème; le café Central, à Péronne; A. D. Dobricéano; Marius Cantat; le Cercle de la Marine, à Indret; Em. Frau; Bonjean, à Chauny; H. Jonquet, café du Palais, à Reims; le Cercle de la Renaissance, à Sommières; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; H. de Lafons, à Chauny; P. André; le café Frot, à Charolles; Kassioth; le café des Oiseaux, boulevard Rochechouart.

Autres solutions justes du problème n° 656 omises par erreur dans le dernier numéro : MM. les amateurs du café Dumas, à Privas; A. Charbonnet; J. L. Germain, à la Chauvinière; le café de la Rotonde, à Limoges; Dobricéano; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; le café Central, à Péronne; Em. Frau; de Lafons, à Chauny; Daviot, café de Saône-et-Loire, à Bercy; le Cercle Raimbaud, à Orange; le café Baras, à Andres; un élève du Brahmin-Moheschunder; le café Castel, à Villeneuve-sur-Lot; Boule d'or; le cercle du Commerce de Firminy; P. André; Bosredon et Servièrre au Bitter, à Marseille.

Problème n° 655 : MM. Perrier et Rojare; Delacroix et Delannoy; un élève du Brahmin-Moheschunder; le café Dumas, à Privas; le cercle du Commerce de Firminy; le café Central, à Péronne; le capitaine A.-G. Boutigny, à Toulouse; le Cercle de la Renaissance, à Sommières.

PAUL JOURNOUD.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Chaque année, les visiteurs augmentent au Salon.

Ont deviné : MM. A. C., à Oulmes; Kiki et Nonnout, à Paris; cercle des Vendredistes; le cercle d'Amplepuis; les OEdipes de la Valeureuse, à Cherbourg; l'OEdipe du café de l'Univers, au Mans (?); L. de Croze (avant dernier); M^{lle} Violette, à Voiron.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.